

R.-C. Oppitz

Exercices d'Elargissement

(et notes intimes)

Du 11 octobre 1928 au 16 août 1942

2^e cahier

jeudi 11 octobre 1928

Je viens de lire «Salomé» d'Oscar Wilde. Ce drame en un acte est un véritable petit chef d'œuvre comme le dit l'éditeur, cet ouvrage possède un peu du théâtre... fataliste et des «douze chansons» de Maeterlinck, Marcel Schwob y aurait collaboré... peut-être! Certains passages rappellent un peu le délicieux: «Livre de Monelle» mais l'ensemble de l'œuvre d'Oscar Wilde est plus humain cependant. L'auteur a su réunir en un drame de toute beauté, la poésie la plus pure et les mesquineries de la vie, le pathétique et le sobre, le mystique et le réel... Et le tout est si bien dosé, que «Salomé» forme un ensemble harmonieux, beau et émouvant, bien qu'on connaisse en commençant la lecture de l'ouvrage, toutes les péripéties du drame qui va se dérouler devant nous.

Cependant, devant ce chef d'œuvre: «La presse se montra fort tiède d'éloges»... N'est-ce pas triste? -A un autre point de vue pourtant, cette incompréhension bête de la critique me console... On ne s'attend jamais à assez de stupidité de sa part. En publiant mes «Étapes lucides» je me disais: la critique va s'attaquer au peu de nouveauté de mon ouvrage, surtout au point de vue du fond. En effet, je ne faisais que reprendre sous une forme un peu plus littéraire des idées philosophiques ou sociales déjà signalées souvent avant moi, et le peu que j'y ajoutais, peut-être -je ne suis pas sûr moi-même, d'avoir perfectionné la moindre idée ou théorie- pouvait facilement passer inaperçu. Au lieu de remarques à ce sujet, la critique -montrant en cela son peu de culture générale- n'a rien vu des idées, n'a rien compris, rien reconnu, n'a pas trouvé le fond et s'est acharnée sur la forme, qui pour moi n'était qu'accessoire. Et en ceci, elle a peut-être raison, j'aurais du donner une autre forme à des essais philosophiques... puisque la critique est trop bête pour découvrir le fond si on le présente sous une forme littéraire. La leçon est un peu dure je l'avoue mais elle ne doit pas me décourager: non! il faut continuer au contraire à lutter pour la synthèse. Philosophie et littérature ne doivent pas être deux sœurs ennemies -«La culture générale» voilà l'ennemie me dit un critique... et pour cause! Ils sont trop verts, disait le renard...

samedi 8 décembre 1928

Dans l'intéressant petit livre «Le droit pénal - origines - évolution - état actuel» par E. Garçon, professeur à l'université de Paris, je lis ce passage significatif: «... d'illustres sociologues voient dans la société un organisme, composé de cellules vivant de leur vie propre, et qui ont pourtant pour fin la conservation de l'organisme tout entier. L'homme se développe individuellement, mais doit s'adapter au milieu social dont il fait partie intégrante. La répression n'apparaît dès lors que comme une application de la loi naturelle de conservation qui s'impose à tout organisme.»

Oui. La fin, le but de l'homme est la «conservation de l'organisme tout entier»... la conservation de la société. Je suis arrivé à une conclusion à peu près semblable! puisque je déclare -en résumé-: le seul but qui puisse maintenir un peu d'optimisme dans l'âme humaine, est de faire progresser, autant qu'il est possible, la société. Je vais donc un peu plus loin: progrès au lieu de conservation. Mais l'angoissante question subsiste. On pose une borne nouvelle, mais on n'en voit pas plus clair, pour cela, derrière l'horizon. Pourquoi sommes-nous sur la terre? Pour jouer notre rôle dans la marche de la société. Très bien! mais, pourquoi la société existe-t-elle?

Au besoin, il serait possible de montrer qu'elle devait naître nécessairement, quand après s'être détachée du soleil notre planète s'est peu à peu refroidie. Je laisse aux savants le soin de prouver qu'à ce moment, les conditions physico-chimiques et atmosphériques (que sais-je!) de notre globe, devaient fatalement entraîner la naissance de la vie. Bon! Nous admettons cette naissance. Mais après? Pourquoi l'instinct de procréation? Pourquoi ce désir de tous les êtres, de maintenir leur espèce? Je doute qu'on trouve jamais la solution de ce problème. J'entends la vraie solution... et cela vaut peut-être mieux! Pour le moment, du reste, on peut donner les explications les plus idiotes, cela n'a pas d'importance. Il faut se contenter de constater que la société existe. C'est un fait. Dès lors, puisqu'elle existe et qu'elle tend de toutes ses forces à se maintenir, il est naturel et souhaitable qu'elle s'organise le mieux possible. Nous sommes sur la terre; nous ne savons pas au juste pourquoi, mais puisque nous y sommes tâchons de nous y installer le plus confortablement possible et de travailler à ce que nos descendants soient encore mieux que nous. Je ne vois qu'une solution utilitaire -ce qui n'exclut pas le désintéressement, comme l'indique la fin de ma phrase précédente- à cette grave question du progrès. Je suis curieux à ce sujet, de lire l'avis de mon ancien professeur Eug. Dupréel. Ses «deux essais sur le progrès» m'apporteront-ils du neuf?

Mais j'y songe la question de la procréation... pourrait s'expliquer par le même point de vue utilitaire: une des joies que l'on peut trouver sur la terre. Joie durement payée par la femme, il est vrai... Et puis non, ce n'est encore une fois que «déplacer la borne». Pourquoi possédons-nous cette joie, pourquoi «ses suites»? Essayons donc de ne pas chercher la réponse à cette question, de laisser le: «pourquoi la société se remplace-t-

elle indéfiniment?» Peu importe! Au diable, notre curiosité!

vendredi 2 août 1929

Je suis tout à fait sincère, lorsque j'écris, dans un article: «Ne nous perdons pas en de vaines et mesquines fureurs littéraires. Réjouissons-nous plutôt, si ces cris ressemblent aux nôtres... si nous trouvons sur notre chemin, un homme pensant comme nous, luttant ou prêt à lutter pour la même cause...». Je pense vraiment cela. Je trouve qu'il faut se réjouir, lorsque nous rencontrons des auteurs qui développent et prônent les mêmes idées que les nôtres. Pourtant, je n'y arrive pas toujours naturellement. Je dois l'avouer. La contagion ou plutôt des restes des mauvaises habitudes et des mauvais principes du début, font que parfois encore, je me révolte, lorsque je rencontre un écrivain qui me «chipe» une idée devant moi. Ainsi, quand je lis dans «La révolution créatrice» de Pierre Dominique: «La révolution d'ailleurs peut être pacifique» mon premier mouvement est de la mauvaise humeur, car je projetais vaguement d'écrire un roman intitulé: Le révolutionnaire pacifique. Évidemment je me domine vite. Mais tout de même, il faut que je travaille à éliminer ce... premier mouvement!

mercredi 4 septembre 1929

Rien de tel pour l'inspiration d'un écrivain, que de voyager, voir du pays... Peut-être! Mais je n'en suis pas plus certain que cela... ou alors, il faut aller très loin. Dans tous les cas, notre randonnée en auto à Annecy et Genève, ne m'a rien inspiré du tout. Ce n'est pas que je sois devenu insensible aux beaux paysages. Au contraire, j'ai été heureux de retrouver et d'admirer les montagnes, de parcourir les gorges, d'écouter la douce chanson des cloches dans les pâturages alpins où paissent les vaches: cette musique des sonnailles, près des sommets, m'a toujours profondément ému. J'ai reçu aussi un véritable choc intérieur, lorsque du haut du col de la Faucille, j'ai revu dans la brume, la tache grise du lac de Genève. Sans doute, j'aurais pu chanter tout cela, ainsi que ce magnifique couché de soleil sur le Mont-Blanc que nous vîmes de Combloux... Sans doute... Mais les poèmes élégiaques ou descriptifs ne me disent plus rien. Aussi beaux soient-ils, de tels sujet ne me semblent pas assez grands, pour que je leur consacre du temps: il y a trop à faire du côté de l'éducation de l'homme et du progrès de la société humaine. Il n'y aura jamais trop d'ouvriers au travail pour la solidarité et l'union... et il y a bien assez de peintres, comme cela!

La chose la plus intéressante que j'ai ramené de mon voyage, c'est le livre d'Albert Crémieux: «Cellule 93». J'ai appris pas mal de choses dans ce petit volume si humain, et qui décrit si parfaitement la vie et les aspirations d'un groupe de communistes. J'y ai découvert aussi cette très juste appréciation: «c'est une des caractéristiques de la littérature française contemporaine qu'elle manque totalement de grandeur. Lorsqu'elle n'est pas uniquement et basement sexuelle, elle ne s'élève jamais au-dessus de soucis médiocres. Elle étudie petitement de petits sujets, analyse, dissèque, triture avec une espèce de circonspection découragée, une mièvrerie continue et écœurante. Un Zola, au moins, élevait un mouvement hétéroclite, nauséux souvent, ennuyeux parfois, fréquemment artificiel, mais c'était tout de même, un mouvement. Il voyait grand» ... petitement de petits sujets... n'est-ce pas ce que je reprochais le mois passé, au «Monsieur Teste» de Paul Valéry?

vendredi 13 septembre 1929

Il faut avouer que cet Henri Béraud a du souffle. Son «14 juillet» est plein de vie. Comme j'ignore les querelles de chapelles, que depuis plusieurs années je me suis volontairement éloigné de tous les mesquins cénacles littéraires, je puis sans me gêner admirer les auteurs les plus divers et passer de Gide à Béraud, de Valéry à Gaston Riou ou à Albert Crémieux. J'aime cette liberté. Combien ils me paraissaient ridicules ces «snobs» littéraires qui ne prétendent admirer que celui-ci ou celui-là!

Henri Béraud nous dépeint d'une façon passionnante la prise de la Bastille. Pour écrire tout un livre sur les premiers jours de la révolution française avec, comme seul personnage, le peuple de Paris... pour écrire un tel livre... et un livre émouvant, il faut être un «as».

Aussi je ne me gêne pas pour dire les trois seuls mots que prononce mon ami Gommaire Van Looy, lorsque quel chose lui plaît vraiment:

- C'est beau!

jeudi 19 septembre 1929

J'ai dit ne pas vouloir écrire dans ce cahier les événements journaliers de ma vie. Cela n'offre en effet, aucun intérêt. Cependant je veux en noter deux, aujourd'hui, ne fut-ce que pour en retenir la date, car ils m'ont laissé une très forte impression.

Le dimanche 15 septembre 1929, pour la première fois, je me suis élevé dans les airs. J'ai pris place dans le petit avion de tourisme qui était sur la plage, en compagnie d'un jeune homme inconnu, tenant sur les genoux un petit garçon de 7 ou 8 ans. Ah! je ne pourrais décrire ma joie. Se sentir quitter la plage, monter doucement, virer sur la mer, puis survoler La Panne, les dunes, la villa de St Idesbald... Se sentir mollement emporté dans le ciel, Oh! bien être exquis, que je ne pourrais décrire! Qu'on était bien derrière le pilote, sur ce petit strapontin de bois, moelleux -dans les airs- comme le meilleur des fauteuils-clubs! Et ce vent qui fouettait le visage et m'empêchait presque de respirer (je penchais toujours la tête, hors de la carlingue et n'étais plus alors derrière la glace pare-brise). Ah! ce vent, comme je l'aimais... Après la promenade j'ai couru dans les dunes que je venais de survoler, j'ai couru, heureux et riant tout seul, tout empli de bonheur. Il y avait bien longtemps que je n'avais plus été pareillement transporté de joie.

Le second fait que je veux noter, m'a laissé une impression moins forte, mais que j'ai été content de ressentir néanmoins. Je n'avais encore jamais entendu un concert de carillon. Lundi passé, cette lacune a été comblée. Nous avons été à Bruges Colette, Lydia, Myriam, Paul et moi dîner chez Millet. Après le repas, celui-ci nous a conduit entendre le concert, dans la vieille cour derrière le beffroi. Ce magnifique décor, ces sons de cloches... je me croyais transporté au moyen-âge. Et ce beffroi, avec sa toute petite lumière en haut, comme il se dressait bellement dans ce ciel nocturne et sans nuage. Les quelques beaux morceaux entendus, m'ont fait comprendre que l'on pouvait arriver à des choses merveilleuses... mais que le concert même, dans son ensemble, n'était pas fameux. N'empêche, c'était un beau spectacle dont je me souviendrai. Bruges est vraiment une jolie ville, ses monuments, ses vieilles maisons, ses canaux, forment un ensemble qu'on ne se lasse d'admirer et qui vous en impose, malgré tout, comme la grandeur majestueuse d'une cathédrale.

vendredi 4 octobre 1929

Plusieurs critiques considèrent «Thérèse Desqueyroux» comme le chef-d'œuvre de François Mauriac. Ils prétendent que c'est un livre qui restera, que l'auteur a créé une figure que l'on n'oubliera pas, qui prendra place à côté des Madame Bovary, Thérèse Raquin et autres... Je suis tout disposé à les croire. Je viens de lire «Thérèse Desqueyroux» et j'ai été émerveillé. Comme c'est bien écrit, comme c'est merveilleusement composé! Certainement c'est une grande œuvre.

Mais qu'est ce qui fait, que cet ouvrage est tellement supérieur au «Fleuve de Feu» par exemple? Ce n'est pas tant l'art avec lequel Mauriac a dépeint cette malheureuse Thérèse, qui vous émeut... C'est encore une fois, parce que ce livre dépasse l'anecdote, fait œuvre utile tout en étant œuvre d'art... Derrière l'histoire, le social apparaît. L'auteur n'écrit-il pas du reste, à la fin de son roman: «Le gémissement des pins d'Argelouse, la nuit, n'était émouvant que parce qu'on l'eût dit humain.»

Ce mari imbécile, cette famille bornée... c'est plus qu'une simple peinture de roman, c'est le blâme public de la province étouffante et idiote, la plus belle des condamnations des préjugés, de l'hypocrisie, du «qu'en dira-t-on?».

Voilà la preuve aussi, qu'au véritable artiste, il n'est pas absolument nécessaire de développer des idées inédites. Combien d'auteurs, ont-ils dépeint les stupidités de la vie provinciale? Voilà certes, un sujet qui n'est pas neuf... n'empêche que François Mauriac en a fait un chef-d'œuvre, et que le renom même de son ouvrage pourrait avoir le plus salutaire effet, en montrant aux gens leur bêtise.

Voilà la démonstration cherchée, que l'artiste peut, tout en développant des idées connues, faire une œuvre immortelle, rayonnante de beauté et socialement utile!

Oui, «Thérèse Desqueyroux» est un chef-d'œuvre...

mercredi 9 octobre 1929

«Le Fleuve de Feu» est décidément, le moins bon des livres, que j'ai lus de Mauriac. Je viens de terminer «Le désert de l'amour» qui est bien près de valoir «Thérèse Desqueyroux». Un art aussi parfait dans la composition, mais une partie sociale moins grande... tout en étant une œuvre aussi humaine pourtant. Un beau livre, mais fort décourageant, ainsi que le trouve ma Colette. Thérèse Desqueyroux, quoique aussi déprimant, vous pousse néanmoins, à réagir: Après la lecture on veut lutter contre les grotesques milieux dépeints; ici pas, on se sent impuissant.

Et maintenant, en voilà long assez avec Mauriac! Apprenons à connaître un autre auteur.

Bertrand de Jouvenel m'a fort intéressé avec son «Economie dirigée». Certes, les réformes qu'il préconise, méritent attention. C'est un livre à retenir. Des moyens excellents et expliqués clairement (Quel contraste avec cet idiot d'Ansiaux!) mais quelle erreur formidable dans cette idée du but: «Il faut donc concevoir bien clairement en premier que notre but est une Société qui satisfasse abondamment les besoins de la masse du peuple, et, à mesure qu'elle les satisfait, en suscite de nouveaux qu'elle satisfasse à leur tour».

C'est aller contre le progrès de la civilisation, cela! C'est vouloir établir ce que Gaston Riou appelle «le régime universel des travaux forcés, l'esclavage pour tous»!

On a peine à croire que Bertrand de Jouvenel, dont les raisonnements paraissent si logiques à première lecture, ait pu écrire cette monstruosité qu'il s'empresse du reste de ne pas justifier: « Ce n'est pas le lieu ici de justifier philosophiquement cet idéal... ».

Il ose appeler ça un idéal... Je serais pourtant curieux de voir comment il peut, philosophiquement ou non, défendre une telle fin!

mardi 25 décembre 1929

Au diable! Aujourd'hui, ce maudit droit, qui me prend tout mon temps. Quand donc, me laissera-t-il une minute pour noter, seulement, ce que je pense. Profitons de ce jour de congé, pour vite inscrire ici, une réflexion que je me fais depuis longtemps!

... Comme les catholiques se mettent continuellement en contradiction avec les beaux principes du Christ!

Je note dans le N° de «Construire» la phrase suivante: « ... L'égoïsme du nationaliste Barrès, l'égoïsme de Maurras, l'égoïsme de Psichari, qui prétendent que le patriotisme doit, par essence, exiger «la haine de l'étranger» (ceci est de Maurras). Un tel mouvement est un défi à la nature humaine, il ne faut pas que les gens de cet acabit ramènent notre jeunesse à un égoïsme qui est la marque de nos aînés...» etc. Certes! J'applaudis de tout cœur Robert Radelet... Car c'est bien vous qui avez écrit ces lignes, n'est-ce pas?... Mais ce sont les mots de Maurras, l'idole des jeunes calotins, qui m'intéressent: le patriotisme exige la «haine de l'étranger»!

Voilà ce qu'acclament ceux qui se réclament de toi, doux Jésus... toi qui disais: «Aimez-vous les uns les autres!» Et tu n'entendais pas dire, par là, n'est-ce pas?: «Aimez vos compatriotes seulement!» Cela vraiment, aurait été indigne de ta grandeur d'âme. Comment donc, tes disciples... -mais ces mesquins petits bonshommes, sont-ils tes disciples? ils ont beau le proclamer, je ne puis le croire; tes vrais disciples sont ailleurs- ...Comment donc, ces catholiques peuvent-ils ainsi interpréter tes généreuses paroles?

Je ne suis pas le seul à faire cette remarque, du reste; et ces lignes de Gaston Riou, dans son nouveau livre «S'unir ou mourir» sont caractéristiques: «Naturellement, le catholicisme, je veux dire le catholicisme de Rome, quand il lui arrive d'être logique avec sa mystique profonde, ne peut manquer d'être favorable à l'idée européenne.»

Ce «quand il lui arrive» est délicieux! Mais... cher Gaston Riou, cela ne lui arrive quasiment jamais.

C'est cette contradiction, ce manque de grandeur... et en plus de cela: son intolérance, qui me dégoûtent et me fait repousser inéluctablement le catholicisme romain!

lundi 30 décembre 1929

Le journaliste joue un rôle important dans la vie actuelle. Combien y en a-t-il cependant, qui se rendent compte du caractère quasi sacerdotal de leur profession? Les articles insipides de cet imbécile de M. Van-je-ne-sais-pas-quoi, qui signe «Candide» dans le «Soir», me font bondir. Heureusement, le même journal possède un autre collaborateur, qui semble, lui, parfaitement comprendre le rôle de vulgarisateur et de «directeur» de l'opinion publique, qui lui incombe. Voici -par exemple- quelques extraits de l'article qu'il publie aujourd'hui:

«L'homme moyen s'intéresse à tout, sauf à la connaissance de ses origines. Il continue donc à gober tout ce que des enseignants routiniers, pour ne rien dire de plus, continuent à lui inculquer, à savoir que l'homme est un être foncièrement pervers, sorti du Paradis perdu il y a quelques milliers d'année, que l'homme n'a jamais changé et qu'il ne changera jamais et que, par conséquent, s'étant toujours battu il se battra toujours. Chaque pays parlera éternellement le jargon dont il use aujourd'hui, sous peine de déchéance. La S.D.N. est une fumisterie et les Etats-Unis d'Europe une vaste blague. Un tel enseignement est non seulement absurde, mais criminel.

L'homme a derrière lui un passé immense et misérable, victime d'une nature marâtre. Et c'est ce qu'il faut lui apprendre, si l'on veut qu'il ait foi en son avenir, en un avenir meilleur. La vérité sur ses origines -ou du moins ce que l'on connaît aujourd'hui de ses origines- permettra de calculer la trajectoire de l'Humanité à travers le temps et l'espace. Il acquerra la certitude que toutes les espérances lui sont permises, promises. Et de ce réconfort naîtra un optimisme qui lui permettra de surmonter les obstacles, qui encombrant encore la route du meilleur devenir.

- - - - -

Dans la «Revue générale des Sciences pures et appliquées» un collaborateur disait dernièrement: «La forêt a fait le singe, la caverne a fait l'homme». Combien de milliers, et de millions d'années a-t-il fallu à l'hominien pour arriver à la caverne? On le saura un jour prochain très probablement. Mais dès aujourd'hui on peut affirmer, sans crainte d'erreur, que l'homme a évolué et qu'il continuera à évoluer; qu'il a changé en bien et qu'il continuera à changer en mieux. Voilà ce que l'on doit se dire en cette fin d'année, malgré les propos déraisonnables ou menaçants que tiennent les routiniers, les prépotents et les gens bien assis dans le monde, ennemis de tout changement les dérangeant dans leurs habitudes.

«Le monde est fait avec des astres et des hommes» (Verhaeren). L'homme est un produit du Soleil car la Terre n'est qu'un lambeau de Soleil. Vouloir arrêter la marche de l'Humanité, c'est aussi sensé que de tenter d'enchaîner le Soleil.

Josué n'a pas légué son secret.

Et nous ne pouvons pas plus imaginer ce que sera la monde du XXVe siècle que l'homme de la caverne ne pouvait concevoir le gratte ciel, le journal, le chemin de fer, la dynamo, l'avion et la T.S.F de ses descendants du XXe siècle.

Spencer a pressenti la vérité lorsqu'il a dit que l'avenir nous réservait des organisations sociales dont nous ne pouvions même pas soupçonner la forme.

Tout ce que l'on peut pronostiquer, c'est qu'ayant approprié la planète, domestiqué les ondes cosmiques, asservi la force gravitationnelle et renoncé à la multiplication des estropiés de corps et des déficitaires d'esprit, les hommes du XXVe s. seront aussi éloignés de nous en puissance, savoir et sagesse que nous le sommes de l'ancêtre des cavernes et que celui-ci l'était du Primate du Tertiaire

Piccolo.»

Sans doute, tous nos «snobs» littéraires et inintelligents intellectuels trouveraient dans cet article, nombreux sujets de critique: Ce n'est pas neuf! c'est plein de répétitions! Style pompeux et vide!... etc... etc...

Eh bien! moi je déclare cet article très bien et courageux. Sans doute, il ne m'apprend rien et les idées qu'il émet me paraissent aussi vieilles et aussi claires que le monde, mais il faut bien se dire que Piccolo s'adresse à une foule de plats bourgeois et de petits fonctionnaires... et que pour ces gens là, de telles idées sont terriblement avancées... peut-être même, pour beaucoup sera-ce le premier mot qu'ils en entendront. Piccolo, qu'ils lisent volontiers et trouvent du reste un homme de bon sens -j'ai déjà remarqué cette opinions chez plusieurs- fait donc preuve d'un certain courage et mérite en tout cas, nos félicitations pour le bon usage qu'il fait du crédit dont il jouit.

Cela fait rire «l'élite»? Peut importe! «L'élite»! chez nous est -dans un sens- aussi bête que la masse: celle-ci parce qu'elle ne sait rien et ne cherche pas d'elle-même à s'élever, celle-là parce qu'elle ne cherche pas à instruire les autres, parce qu'elle est égoïste, mesquine... et se moque sans cesse de ceux qui cherchent à vulgariser, à faire connaître de tous, les idées de progrès, afin que le progrès même se réalise grâce à l'effort commun.

lundi 17 mars 1930

Les études de droit continuent à accaparer la majeure partie de mon temps. Je parviens à lire encore un peu, dans le tram... en me rendant à l'université. Et même à ces moments là, il est des jours où il me faut revoir un cours de procédure civile... Pouah! Aujourd'hui, cependant, il faut que je prenne le temps de noter quelques passages intéressants du «Visage de mon frère» de L'hindou D. G. Mukerji.

Le premier de ces passages se rapproche un peu de ce que j'écrivais dans ce cahier le 23 juillet 1929. Voici les paroles, que Mukerji, place dans la bouche de M. Gandhi:

«- Mon fils, c'est le châtement de faire le bien. (p.61)... la jeunesse souffre de cette illusion qu'elle peut faire du bien. Mais j'ai remédié à cela dans une certaine mesure: Je les laisse soigner les malades tant que leur vision de Dieu reste vive et non ternie, mais du moment où un de mes disciples montre des symptômes indiquant qu'il est pris par la routine des bonnes œuvres, -comme le boueux dont le chariot enlève les ordures tous les matins- je l'envoie dans notre retraite de l'Himalaya pour y méditer et purifier son âme. Quand il a pleinement recouvré sa vision de Dieu, s'il le désire, je le laisse revenir à l'hôpital. Attention, attention: le bien peut perdre une âme tout autant que le mal.

- Vivez de manière, répondit le maître d'une voix soudain grave, vivez de telle façon que par la sainteté de votre vie le bien soit accompli involontairement.» (p.64)

C'est bien la pensée qui se dégageait de mon exercice de l'été dernier. Mais à mon tour je dirai: Attention! La peur d'être perdu par le bien ne doit pas nous jeter dans un excès opposé... Du moment qu'on garde une âme libre et lucide, il n'est pas défendu de lutter pour l'idéal accepté... Travailler au bien de l'humanité, tant qu'on le fait, non par routine mais avec un jugement clair... et sans chaîne, reste pour moi le plus noble des sacerdoces... une façon de faire le bien, bien en dehors et au-dessus du «châtement» d'accomplir de bonnes œuvres, dont parle Gandhi.

Le second passage que je veux transcrire ici, se rapproche également de mes idées. Dhan Gopal Mukerji interroge une vieille femme de Kashmire:

«- Alors, mère, l'Hindouisme est à la fois théisme et athéisme?

- Il est les deux et plus encore. Kapila, qui était un négateur de Dieu, est aussi saint pour un Hindou que Shankara qui affirmait son existence. Bouddha est une incarnation de Dieu, car il affirmait ce qu'il niait. L'Hindouisme n'est pas un gourdin, c'est un ensemble de chanteurs et d'instruments - chacun d'eux a sa mélodie propre et son harmonie à offrir, et corrige les autres en même temps qu'il les enrichit... C'est ainsi, mes enfants, que les chercheurs du réel ne sont que des instruments dans la musique de la Réalité. L'Hindouisme le reconnaît. Il me respecte, moi qui nie Dieu, comme il en respecte un autre qui le confesse...

La Sainteté peut vivre avec ou sans Dieu. Elle est supérieure à Dieu, car lui-même doit être saint».

Comme toutes ces idées larges, exprimées dans le langage imagé des Hindous sont bien faites pour me plaire! Quelques-unes pourtant de ces pensées, me font bondir: c'est le cas par exemple, pour les passages où l'auteur rapporte ses conversations avec les étudiants hindous. Ma parole, ceux-là parlent comme des ... blancs! C'est pourtant sur la jeunesse qu'il faut compter pour réaliser la paix. Si nous en croyons Mukerji, qu'est-ce que celle-là, mesquine et vaniteuse, nous prépare?

dimanche 23 mars 1930

Une brève remarque au sujet des quatre articles de H.G. Wells sur «L'A.B.C. de la paix mondiale».

Le premier et le dernier de ces articles, sont certainement ceux qui offrent le plus d'intérêt. A ceux qui n'y auraient pas déjà pensé, ils démontrent... qu'il est clair que ces conférences pour le désarmement, sont des cérémonies grotesques et oiseuses, qui ne serviront jamais à rien pour la paix du monde; ils prouvent également -et c'est le seul point intéressant de ce programme- qu'il faut absolument transformer radicalement l'enseignement de l'histoire dans les écoles. Sur ce dernier point je suis prêt à suivre Wells; j'ai aussi, déjà amorcé le combat sur ce front, du reste. Nous finirons bien par vaincre! Mais pour le reste, Wells ne peut me plaire. Je ne souscris pas à ces articles II et III. La paix du monde ne se fera pas par son asservissement -en fin de compte- à une fédération de 4 ou 5 grandes puissances... à une alliance des peuples anglo-saxons, laisse même sous entendre Wells. Allons donc! Ce serait établir la révolution en permanence! L'agitation hindoue seule, n'est-elle pas suffisante à prouver que le régime anglo-saxon n'est pas l'idéal? Non, non! fausse route Wells! Ce n'est pas la force, ou la quasi-obligation de se soumettre qui fera la paix, mais l'amour et la compréhension mutuelle!

||

Vers une époque nouvelle...

Une radieuse aurore!

dimanche 19 avril 1942

... Douze ans déjà, que j'ai abandonné ce cahier! Douze ans!... Je viens d'en relire les derniers feuillets, et maintenant que nous voici de nouveau en pleine guerre, les remarques qu'ils renferment me laissent fort songeur. Pourtant, je ne renie aucune des idées qu'ils conservent. Je n'ai jamais cessé de combattre pour elles. Tout au plus les exprimerais-je avec un peu plus de pondération. La belle fougue de la jeunesse me quitterait-elle déjà?

... Douze ans, que je n'ai plus rien noté en ce petit cahier! Qu'ai-je fait pendant ce temps? Tenterais-je un bref inventaire?

Voyons.

L'été 1930, -l'année du centenaire- toute une série d'événements bouleversait mon existence, et c'est eux sans doute, qui me détachèrent de ces «exercices d'élargissement». Le 7 juillet, je passais mon dernier examen à l'Université Libre de Bruxelles et recevais mon diplôme de Docteur en Droit. Le 11 juillet, ma femme donnait le jour, à La Panne, à la villa «Les Clématites» -dont nous garderons toujours un doux souvenir- à notre seconde fille: Christiane, Evelyne, Renée. Le 19 août suivant, mon père mourait, emporté par une crise d'urémie, suite de cette maladie de foie qui le fit souffrir toute sa vie. Ce fut évidemment, le grand malheur pour moi. Un père s'en va toujours trop tôt. Mes études étaient terminées, mais ma situation était à faire! Mon pauvre père, qui ne pensait nullement être emporté si vite, laissait une succession bien embrouillée par suite de ses deux mariages. Il n'avait pas pris toutes les précautions voulues en ma faveur -moi qui officiellement, n'étais pour lui que son pupille-. Evidemment, le contrat de mariage réglant sa première union, ruinait son testament postérieur; ma mère et seconde femme n'obtint rien, pas plus que moi... Henri et sa sœur héritèrent de tous les immeubles et autres biens. Ils auraient pu partager, m'offrir une part... sans doute! Mais je les comprends. Rien ne les y obligeait. Ils étaient fort gênés eux-mêmes. Pourquoi partager cette aubaine? Je ne leur en veux pas. Je regrette seulement que papa ne me soit pas resté un peu plus longtemps, tant pour le plaisir de l'avoir près de moi, que pour le bien qu'il aurait pu me faire encore.

A la fin de l'été 1930, je me trouvais donc sans rien devant moi, où presque, mais ayant à pourvoir aux besoins de ma femme et de mes deux enfants. Il ne fallait pas songer à se faire d'emblée, une clientèle comme avocat; d'ailleurs le droit me faisait horreur depuis longtemps déjà et je m'étais bien promis de ne jamais plaider. Le barreau m'effrayait et me dégoûtait à la fois. Je voulus tout de suite gagner ma vie en m'occupant d'affaires... et perdis rapidement le tout petit capital que j'avais pu sauver en l'engageant dans une entreprise de vente de fer feuillard et d'appareils de cerclage: «Guaranty Packing» qui se termina pour ma part, par une perte de quelque 25 000 frs. Et d'autre part en engloutissant 50 000 fr dans la faillite de Ph. Schuermans, qui au lieu d'acheter et louer des films de cinéma, perdait tous ses fonds aux courses et finit par se

suicider. Le reste de mon pécule était engouffré dans les frais du ménage.

Ma mère heureusement, associée à son amie madame Grandsire, se tirait bien d'affaires, grâce à son magasin de bijouterie de la «Galerie du Roi».

N'ayant plus de fonds, mon ménage fut recueilli par mon beau-père, dont je ne dirai jamais assez la bonté et la véritable âme d'apôtre. Tour à tour, il se dévoua pour chacun des jeunes ménages fondés par ses filles et son fils, appelé au secours, tantôt par celui-ci, tantôt par celui-là. L'hiver 1931-1932, ou 1932-1933 -je ne me rappelle déjà plus bien, c'est effrayant!- je lui servis de secrétaire à La Panne. Je travaillai avec lui à l'agence Musica, au Casino, dans ses entreprises de constructions à bon marché à St-Idesbald et... je participai même à sa propagande électorale! J'appris surtout à l'estimer et à l'aimer. Il était d'une bonté extrême et surtout plein de courage, de foi en l'avenir, d'optimisme. Toujours prêt à entreprendre, à batailler pour l'une ou l'autre œuvre sociale ou embellissement de son cher La Panne, qui le lui rendait si mal. C'est sans doute à Jacques Dumont que je dois mes plus belles leçons de largeur de vue et d'enthousiasme. Il était toujours prêt à vous encourager, à vous soutenir: «mais oui! fais ceci! c'est évident! Il faut essayer!» Lui aussi, hélas! devait partir quelques années plus tard -beaucoup trop tôt!- usé prématurément par une vie de travail et d'activité débordante. Je ferai un jour, le portrait de cet homme admirable et souriant.

C'est chez lui, aux «Clématites» qu'au printemps 1933, Stan Mertens, le mari de Micheline, cousine de ma femme, vint me chercher pour entrer à la Ligue Nationale Belge contre le Cancer. Je devais y rester jusqu'en avril 1937, comme chef du service des concours de mots croisés. Combien de problèmes à variantes ne préparai-je pas durant cette période? Combien de milliers de lettres ne dictai-je pas à ces concurrents imbéciles et ronchonners? Mais ce n'était pas le pire! Le pire... C'était Willy Schraenen, le secrétaire-général, mon directeur, un brave cœur au fond, mais un chef impossible et colérique. C'était ma première place d'employé, en réalité, et je n'osais pas lui répondre comme il aurait fallu. Je puis dire qu'il fit de ma vie à la Ligue un véritable calvaire. C'est la période de mon existence dont je garde le plus exécration souvenir.

Tant que je ne serai pas un véritable sage, je crois que j'en garderai toujours rancune à Schraenen. Avec cela, je trimais comme un nègre jusqu'à des deux, trois heures du matin, parfois des nuits entières, car les problèmes, les solutions devaient paraître à jour fixe, les rotatives du «Soir» n'attendaient pas! Quand j'y songe! quelle vie ai-je mené là, maltraité moralement, vidé spirituellement, mal payé (ma femme dut venir travailler à la ligue avec moi, comme correctrice) exploité de toutes façons: l'été, les concours ne donnaient pas, alors on me laissait tomber; mais dès l'automne, je devais tout laisser tomber moi-même, parce que la Ligue contre le Cancer me rappelait d'urgence. Pendant mon travail à la Ligue, je n'aurais rien pu faire d'autre, mais l'été, je pus écrire mes premiers romans policiers. Ma pauvre Colette, pendant ce temps tenait un «billard japonais» au Casino. Depuis que La Panne l'a connue, dans ce rôle non déshonorant

peut-être mais cependant tout empreint de déchéance, elle n'aime plus sa ville natale. Je la comprends! -La publication de mes premiers romans policiers à Paris me donna beaucoup d'espoir. Peut-être était-ce la fin de nos misères, allions-nous connaître un peu plus de bonheur et de bien être! Il fallut déchanter. Le succès ne se fait pas en un jour. Pendant deux, trois ans encore, je repris le collier à la Ligue. Stan pourtant, qui fut toujours charmant pour moi, réussit à prendre sur lui la responsabilité des concours et je n'eus pratiquement plus rien à voir avec Schraenen. Ce fut un grand soulagement! J'eus tout de suite un peu plus de loisirs et pus m'occuper avec Octave Joly, rédacteur à «l'Opinion Publique» (l'organe de la ligue) de la reprise et du lancement d'une collection de romans populaires pour jeunes gens: «La Collection Zorro». Bien partie, l'Agence Dechenne devait la... «flanquer par terre» quelques années plus tard.

Cependant, la Ligue contre le Cancer abandonnait bientôt les «mots croisés» pour les «pronostics» dont le rendement financier était plus intéressant. Je devenais inutile. D'autre part, suite à une annonce que j'avais mise dans le journal «Le Soir» j'étais entré en rapport avec René Jacob, administrateur de «Pro Radio». Le 1^{er} septembre 1937, j'entrais à «Pro Radio» comme secrétaire. Tout de suite les deux directeurs José Aerts et René Jacob m'apprécièrent beaucoup et je devins leur homme de confiance et véritable directeur adjoint. La firme prit rapidement une grande extension. Le personnel devint nombreux, les locaux de plus en plus vastes. Je portais le titre de secrétaire-général et m'occupais de toute la partie administrative. Je raconterai dans le «Consortium aventureux», la folle histoire de Pro Radio, et personne ne voudra croire que rien n'est plus authentique que l'atmosphère comico-dramatique, émouvante et risible, créée par ces bohèmes déchaînés dans un building et devant travailler avec de véritables hommes d'affaires. C'est à peine, s'il me faudra romancer un peu le récit pour le rendre digestible à la grande masse des lecteurs.

Mais Aerts, dépensait plus d'argent encore qu'il n'en gagnait. Il voyait trop grand. Il fit croître les frais généraux à un tel point, que dès l'été 1938 l'affaire était virtuellement perdue. Le 28 avril 1939, elle était mise en liquidation. Heureusement, «Pro Radio» m'avait fait retrouver au «Studio du Disque», Alex Wautot, le directeur, qui était aussi un de mes anciens et excellents amis de l'école des sous-lieutenants de réserve. Nous nous étions retrouvés avec plaisir et il fut assez gentil pour me repêcher et me faire entrer le 6 juin 1939 dans sa propre société: «La société anonyme internationale de télégraphie sans fils». Je passai au service du «Studio du Disque» comme secrétaire. Wautot était le directeur de ce département, je travaillai donc directement sous ses ordres, ce qui revient à dire que je travaillai en collaboration avec lui, car il ne cessa jamais d'être pour moi, plus un ami qu'un patron. La vie à la société de télégraphie était très agréable. Au moment de la «drôle de guerre», quand Wautot fut mobilisé, je passai quelques semaines au département «Oxymasque» où tout le monde était charmant également. Mais l'administrateur délégué de la société, Mr Hubert, un homme exquis, me fit retourner au Studio du Disque, afin de le maintenir en activité. J'en devins pour ainsi dire, le directeur ad intérim. Je mis en route, avec l'aide lointaine de Wautot, une

grande affaire d'enregistrement de toutes les marches militaires belges, avec le concours du commandant Prévost et de la célèbre musique des Guides. La guerre devait empêcher, hélas, la réalisation de ce vaste projet.

D'ailleurs, la chance me souriait à présent. Alors que je ne l'espérais plus, l'oncle Louis Dumont-Wilden faisait appel à moi pour l'aider à la rédaction du «Pourquoi-Pas?». Il se faisait vieux, me disait-il. Garnir venait de mourir. Son dévoué rédacteur en chef, Désiré Leclercq devenait vieux lui aussi; il était temps qu'un élément jeune se mette au courant de l'affaire, afin de pouvoir reprendre le flambeau quand le moment serait venu. Si je «mordais» à ce genre de travail, me dit l'oncle Louis Dumont-Wilden, je pourrais me faire chez lui une situation intéressante. J'acceptais immédiatement cette offre que j'avais souhaitée il y a longtemps déjà, et le 1^{er} janvier 1940, j'entrais comme rédacteur au «Pourquoi-Pas?», après avoir donné ma démission à la «S.A.I.T»

Après le calvaire de la «Ligue contre le Cancer» tous les bureaux me paraissaient des lieux enchanteurs, les directeurs et collègues des êtres charmants. Malgré tout, Schraenen fut donc bon à quelque chose; il me servit... de repoussoir éternel et préalable. Mais si «Pro Radio» le «Studio du Disque» me parurent des lieux de travail fort agréables, que dirai-je du «Pourquoi-Pas?» Quel milieu charmant! Quelle atmosphère paisible de collaboration amicale et souriante. L'oncle Louis était un patron plein de mansuétude, Leclercq un rédacteur en chef, doux, fin lettré, en même temps qu'un homme exquis. Melle Colin, dit Nicole (une autre rédactrice permanente en même temps que mon «collègue de bureau») était aussi d'un commerce agréable, ainsi d'ailleurs que l'administrateur: le vieil et bon Albert Colin.

La famille du «Pourquoi-Pas ?» m'admit tout de suite dans son sein; je sympathisai avec tout le monde, faisant mon travail avec plaisir, parmi de véritables amis.

C'était le rêve! Un rêve réel... Hélas! Les beaux rêves sont courts. Le 10 mai 40, tout cela sombrait... avec le bombardement d'Evere. L'oncle Louis me chargea de conduire son petit-fils François Botrot en Bretagne. Les allemands furent à la Somme avant moi. Ce fut la folle équipée sur les routes du Pas de Calais et du Nord, le séjour forcé à Lumbres et au Val de Lumbres -émouvant souvenir- puis le retour à Bruxelles. Depuis, me voici à nouveau sans situation, vivant dans l'angoisse du lendemain, mangeant les maigres réserves de ma mère, ainsi qu'un terrain heureusement vendu à St Idesbald et appartenant en commun à ma femme et à ses frères et sœurs. Je ne parlerai guère de mes romans policiers, qui ne sont qu'un appoint, sous le rapport financier. Le débouché belge, seul, n'est guère suffisant pour permettre un tirage vraiment intéressant. Mais malgré tout, je garde bon espoir dans l'avenir. La guerre finira un jour... Le beau rêve réel renaîtra sans doute... Les cauchemars ne sont pas éternels!

C'est pourquoi, je reprends ces notes, en ce nouvel immeuble où je viens de m'installer, en vue de la paix et de son labeur fructueux. Boitsfort où j'ai passé l'hiver

1941, c'était la fin du cauchemar; l'avenue Brugmann, c'est l'aube, c'est l'époque nouvelle qui apparaît et pour laquelle je me prépare.

Reprenons donc nos exercices d'élargissement. Nous ne posséderons jamais un esprit assez ample et optimiste pour créer le monde qui vient.

Pendant ces douze ans, j'ai eu le tort d'abandonner non seulement ce cahier, mais aussi toute création littéraire. J.J. Marine s'est fait un certain renom, comme auteur de romans policiers, mais R.C. Oppitz n'a pas transmis encore le message qu'il devine au fond de lui. Il faut que ce message se précise... Il faut y travailler; c'est l'œuvre que je veux réaliser au cours de cette période nouvelle, l'œuvre qui s'annonce déjà -peut-être- par ce «Joyeux Messie», que je viens de terminer et en lequel j'ai mis beaucoup d'espoir en même temps que le meilleur de moi-même. Comme cet exercice et simple récapitulation, cette fantaisie romancée est en quelque sorte, la manifestation écrite, de mon retour aux travaux littéraires fondamentaux et philosophiques.

Il est doux de se sentir renaître de la sorte, bien que l'angoisse ne se soit point encore dissipée. Mais déjà, elle se détache de moi! Je sens que je puis avoir confiance. L'aube se fait de plus en plus claire. Bientôt le soleil apparaîtra dans toute sa splendeur!

mardi 28 avril 1942

En faisant «l'inventaire» qui précède, je n'ai guère insisté, me semble-t-il, sur l'évolution spirituelle qui s'est faite en moi, au cours de ces douze années. Malgré tous mes tracas et multiples activités purement alimentaires, l'idéal n'a pas été tué en moi, et je n'ai cessé un instant de tendre mon esprit vers un «plus grand enrichissement moral». J'ai lu assez bien et j'ai appris à connaître quelques philosophes de valeur, au point de vue «art de vivre». Si je n'ai point sorti d'ouvrages relatant cette évolution en profondeur de ma pensée, je n'en ai pas moins éparpillé les remarques que m'inspiraient mes lectures ou mes expériences de la vie, au cours de correspondances avec quelques bons amis et âmes sœurs, tels que mon excellent confère L. T. Jurdant, mon cher instituteur genevois François Esquivillon, mon vibrant et encourageant correspondant anversois R. J. Willems, mon amical oncle Louis Dumont-Wilden et son frère si fin et dévoué: l'oncle Paul Emile Dumont. Sans doute, si j'avais consigné dans ce cahier, toutes les notes que je leur ai envoyées, aurais-je à ma disposition une documentation fort intéressante et un aide-mémoire bien fourni! mais ne soyons pas égoïste! Ne valait-il pas mieux partager avec d'autres ses idées, plutôt que de les garder jalousement pour soi seul, improductives et enfouies dans ces pages?

Aujourd'hui cependant, je voudrais bien garder un souvenir durable des notes que j'adresse à Jurdant, à l'occasion de la sortie de presse de son très bel ouvrage «Le Pommier Fleuri». Il est très bien de partager, mais il ne faut pas nécessairement s'oublier soi-même!... Je recopie donc la lettre que je lui envoie... et m'aperçois, pour commencer, que je l'ai datée d'hier! mais peu importe...

«Un admirable poème en prose aux allures d'épopée... l'épopée de la joie, tel est l'emblème lumineux et vivifiant sous lequel m'apparaît ton «Pommier Fleuri». Cette œuvre-ci, mon cher Louis, est une œuvre qui restera, tu peux en être sûr, car elle est belle comme une aurore de printemps, fraîche comme une source, réconfortante comme la clarté intérieure qu'elle aide à trouver et qui brillera un jour éternellement aux cœurs de tous les hommes. Peut-être est-ce ton chef d'œuvre qui vient de paraître... Peut-être! Je ne crois pas être mauvais prophète en tout cas, en t'assurant que ces pages, toutes de ferveur et d'enthousiasme, ne dateront pas. Elles seront lues dans les temps à venir, avec autant de ravissement que j'en ai éprouvé moi-même en les découvrant, par tous ceux qui ont su conserver un peu de leur âme d'enfant et de pureté dans le cœur.

Une allégorie a toujours quelque chose de guindé, de conventionnel et de froid, souvent même un aspect quelque peu grotesque. Mais ton «Pommier Fleuri», lui, est uniquement un beau conte symbolique en même temps qu'un poème vibrant qui sent bon la fleur sauvage, le goût des féeries et le grand souffle des espaces. Tu as su mêler en une très heureuse et délicate harmonie, la sincérité ardente de tes idées, la luxuriance colorée et pourtant simple d'un lyrisme débordant, et l'émotion vaguement

angoissée d'une intrigue toute menue mais dont l'intérêt ne faiblit pas. Ne songeais-tu pas à ton propre ouvrage, en parlant ainsi du domaine de Lécholles, «ce royaume qui fut peut-être comme un royaume de rêve, enfantin, un peu ridicule et fantastique, mais vrai, irrésistiblement vrai»?

Pour moi, ton œuvre m'a touché et me plaît infiniment. Parmi les plus belles pages, je retiens particulièrement ton «hymne à la joie» du début, ces chants virils de l'acceptation de la mort et de la persévérance dans la recherche de la joie -qui est aussi la vérité et plus simplement ce que j'appellerai «l'art de vivre»- et surtout cette courte mais admirable invocation de la jeune épouse attendant le retour de l'aimé.

Tout cela est d'une noble envolée, mon cher Jurdant, et je suis vraiment heureux - même fier- de te voir signer des choses de cette valeur.

Je me réjouis aussi de constater, combien -sans nous être concertés, pourtant- nos dernières productions sont proches l'une de l'autre par le fond. Ton pâtre-enfant, candide éveilleur d'âme est un frère... Un frère jumeau de mon troubadour et joyeux messie, guide spirituel et désinvolte, qui comme lui joue de la flûte, compose des hymnes à la joie, a le goût des locutions et tournures anciennes, et s'en va semer plus loin sa leçon d'espoir quand la moisson lève, là où il se trouve. Cette concordance des thèmes, même jusque dans certains détails est curieuse et exaltante, ne trouves-tu pas? Car nous avons dépassé depuis longtemps les vaines jalousies d'auteurs et mesquineries... confraternelles. Coéquipiers de pensée, nous nous réjouissons au contraire de capter semblablement la même divine inspiration et de pouvoir la transmettre ainsi avec d'autant plus de force au cours de notre action commune. Musiciens éparpillés, nous sommes à quelques uns, de par le monde, à jouer la même partition, chacun sur notre instrument propre, et nous nous réjouissons quand -malgré la distance- nous constatons que nous sommes toujours en mesure; car la symphonie que nous donnons finira par être entendue des hommes et peut-être comprise.

Ton «Pommier fleuri» est plus élégiaque, mon «joyeux messie» est plus breughelien, mais tu verras que c'est le même message. Plus nous le jouerons sur des instruments variés et dans des tons différents, mieux il arrivera à capter l'oreille de celui-ci, puis de celui-là, puis de cet autre... et de cet autre encore. Et c'est cela, sans doute, que l'On attend des jeunes auteurs de notre temps, et qui est bien, et qui prouve, mon cher Louis, que nous avons bien joué le jeu!

C'est dans cet esprit fraternel et enthousiaste que je t'envoie toutes mes félicitations encore et te fais part de toute la joie que m'a procuré «Le Pommier Fleuri».

Ton ami
René Oppitz.

mercredi 29 avril 1942

Alors que j'attendais ce matin, à l'hôpital St Pierre, que mon excellent ami F. Noterman, puisse examiner quatre ou cinq de mes mauvaises dents, j'ai parlé quelques minutes avec Mme Massin, l'infirmière chef du service. Elle a été initiée à la sagesse hindoue, par un disciple direct de Ramakrishna, et au cours de notre conversation sur Vivekananda et Aurobindo, elle m'a fait la remarque suivante, qui m'a frappé:

- D'après tous les spiritualistes, m'a-t-elle dit, nous sommes entrés dans la période que l'on peut appeler du «Saint Esprit», c'est à dire que l'homme ne va plus avoir besoin du «fils» pour atteindre la connaissance suprême, mais pourra l'appréhender directement dans le monde, lui-même sans intermédiaire.

Je crois que cela est très exact. Evidemment, il faut s'entendre sur les termes. Mais on sent très bien cette tendance chez tous les penseurs et je me rends compte que je la subis fortement: l'esprit humain n'a plus besoin de religion qui le dirige; de plus en plus, il entre en possession de la religion directe et intérieure; il devient apte à capter lui-même la divine lumière et vérité spirituelle. Même les jeunes catholiques subissent cette influence, s'émancipent et font craquer les cadres. A ce sujet, l'œuvre de Jurdant: «Le pommier fleuri» est un indice caractéristique.

samedi 9 mai 1942

J'ai donc lu jeudi passé, deux chapitres de mon «Joyeux Messie», au cercle Xantus, dont E.E. Terwagne est directeur de la section littéraire. Cette petite manifestation intime me laisse un bien agréable souvenir. Un public très sympathique et compréhensif, un local intime et chaud, mais fort exigü, dans l'arrière-arrière-boutique d'un jeune marchand de timbres, rue du Trône. Je ne connaissais pas cet Alex Théodoridès, philatéliste par nécessité et aussi des arts par inclination.

Cette séance fut pour moi une agréable surprise. Jamais, je n'aurais cru que tant de gens se seraient déplacés par ces soirs... d'occultation, pour m'écouter lire des extraits de mon ouvrage. Il n'y avait pas de sièges pour tout le monde, des jeunes étaient debout, partout, près de la grande cheminée flamande, derrière moi, sur le seuil de la porte, serrés les uns contre les autres. L'ambiance était celle d'une vraie réunion d'amis et d'artistes. Combien d'inconnus pourtant, parmi ce groupe! Mais l'atmosphère était vibrante de cordialité, de sensibilité aussi. Je n'ai pas eu une semblable impression de communion avec mes auditeurs, quand j'ai lu, il y a un an à peu près, les deux chapitres du même ouvrage, au cercle Rabelais et au «Pêle-Mêle du samedi» de Chapelier.

Bien que je ne veuille pas me laisser emporter par un sentiment de vaine gloriole, j'ai été sensible à la présence d'Edmond Glesener et du paternel professeur Paul Otlet. Deux académiciens pour m'écouter! Pouvais-je en espérer tant...? Mais il y avait là également toute une série de jeunes auteurs: Emile Edouard Terwagne, tout souriant, Jean Groffier au profil d'ascète, Max Rose... l'inévitable Max Rose qui, à défaut de génie vraiment transcendant, se fait voir partout, se glisse dans tous les groupes, participe à toutes les manifestations, cherche à se faire connaître de toutes les façons, comme poète, comme acteur, comme récitant... que sais-je encore! Il y avait aussi, effarouchée et charmante, la petite comtesse Romain Verspeyen, poétesse de talent... sous son nom de jeune fille: Myriam Le Mayeur. Après la réunion, qui se termina vers les onze heures, elle partit toute seule dans la nuit, à bicyclette, vers son Woluwe lointain. Il y avait enfin, toute une série de bonnes amies de ma mère, Hélène Burniaux qui me faisait force sourires et que je ne reconnaissais pas, Sulev E. Kaya, mon fidèle vieux copain et ancien directeur du «Studio du Disque»: Alex Wautot et sa femme; et un ami, du si lointain déjà «Pro Radio», l'aquarelliste René Séaux, également avec sa femme. Ce qui est bon et ce que je veux retenir de toutes ces «présences», c'est la chaude amitié, la sympathie bienveillante que ce monde si divers me porta bénévolement.

(J'ai interrompu ma relation de la séance du 7 mai, pour écouter les nouvelles. Nos journaux annoncent une grande victoire navale japonaise, mais tout compte fait, je crois qu'il n'y a pas lieu de se tracasser beaucoup... Je m'en doutais d'ailleurs. Les grandes manchettes de notre presse actuelle n'impressionnent plus personne!)

J'ai donc lu mes deux chapitres, mais au fur et à mesure que j'avançais, la peur me

gagnait d'être trop long, de lasser mon public; et je précipitais mon débit... et je devais ennuyer de plus en plus mon monde, me semblait-il... Je fus réellement surpris d'entendre au contraire, que ma lecture avait charmé les auditeurs, les avait vraiment intéressés, amusés, et que, malgré ma précipitation à la fin, elle avait été parfaitement comprise jusqu'au dernier mot. Bien sûr, je cherche à écrire de bonnes choses! mais les applaudissements et les félicitations me surprennent toujours. Pourquoi ai-je toujours l'impression que je ne les mérite pas? A vrai dire, cet étonnement m'empêche même de jouir du succès. Pourtant, si j'en crois les rapports que les amies de ma mère firent à celle-ci et l'opinion de Tante Suzanne, qui, je crois est sincère; cette lecture fut un succès. J'espère surtout qu'elle est un indice et prouve que mon «Joyeux Messie» sera bien accueilli par le public. Le succès de cet ouvrage me ferait réellement plaisir, car je crois qu'il peut faire du bien.

Mais ce n'est pas pour en arriver à ceci, que je voulais noter ces quelques impressions de la réunion du 7 mai au cercle Xantus. Je voulais noter également, le nom de Jean-Marie de Rouchène, un jeune poète liégeois, qui me semble plein de promesses et dont l'œuvre fut présentée par son ami G. Matthijs. J'ai été heureux de constater combien les jeunes reviennent à plus de simplicité et de naturel! C'est parfait. Que les temps nouveaux vers lesquels nous allons, nous amènent aussi, la fin des surréalismes, dadaïsmes et autre hermétismes exacerbés! C'est la grande leçon que l'on pouvait tirer de cette réunion et que reconnaissait Terwagne: On sent «dans l'air» une sorte de regroupement des forces jeunes, vives et saines. Nous avons les mêmes réactions, les mêmes idées... Puisse l'esprit d'équipe, dont je reparlais ces jours-ci avec Jurdant (par lettres!) nous emporter tous sincèrement et nous permettre de bâtir quelque chose de grand et de beau! Myriam Le Mayeur m'avouait aussi, après ma lecture, que les poèmes auxquelles elle travaille pour l'instant, ont une certaine parenté avec les idées de mon «Joyeux Messie». Je serais curieux de lire ses œuvres nouvelles, ainsi d'ailleurs que celles, à paraître, de Géo Librecht, qui me disait aussi il y a deux, trois jours, qu'il cherchait à mettre dans ses pièces en vers, un fond humain et métaphysique, plus riche et utile.

jeudi 14 mai 1942

Lorsque je relirai ces pages dans quelque dix ou vingt ans, je m'étonnerai sans doute qu'il n'y soit pas plus question de la guerre. Cette formidable conflagration, qui bouleverse le monde et qui marque certainement un tournant capital de l'histoire des peuples, ne me laisse pas indifférent... loin de là! On aurait tort de le croire, en me voyant noter ici des questions personnelles ou des notations de philosophie générale.

Mais, outre qu'il n'est guère prudent d'écrire et de conserver des écrits sincères sur la politique actuelle (nous sommes en pays occupé, ne l'oublions pas! et des perquisitions sont toujours possibles) il est difficile d'émettre des jugements sur les événements que nous vivons. D'abord, nous les connaissons mal! Nous sommes avides de nouvelles, mais nous n'en avons guère! Il faut essayer de se faire une idée de la situation, en se basant sur des nouvelles fausses ou tronquées, quelle que soit leur provenance. Ensuite, même si nous étions exactement documentés sur tous les événements du jour, nous aurions de la peine à les coordonner et à les juger sagement. Nous sommes dans mêlée, non au-dessus! Nous sommes passionnés et ne pourrions traiter des points qui se rapportent au conflit, avec la sérénité d'âme du philosophe. Ce n'est pas lorsqu'on est perdu dans la tempête, qu'on peut étudier ses causes, ses conséquences, calculer ses ravages, supputer ses bienfaits... Car, il y a des bienfaits. De toute cette horreur, je suis persuadé en effet, qu'il sortira une organisation nouvelle, une vie et un monde nouveau. Le bien naîtra de l'excès du mal!

Nous assistons apeurés et bouleversés à un enfantement extraordinaire. L'événement nous dépasse. Nous ne voyons pas encore ce que sera cette naissance. L'accouchement est difficile et sanglant -hélas!- mais je sens que le monde qui vient sera meilleur; qu'un souffle plus large et vivifiant le balayera, le débarrassera de tous les miasmes mesquins et néfastes qui l'infectent encore maintenant. Une compréhension plus grande, un amour plus large, lieront peu à peu les hommes. Puissé-je apporter ma modeste pierre à l'édifice qui se construit, et voir le début de la confédération européenne et peut-être mondiale, ainsi que le début de cette ère de spiritualité, d'estime réciproque, de grandeur et d'amour qui finira certainement par régner un jour, ici-bas également!

dimanche 17 mai 1942

Dans «Optimisme clairvoyant» déjà, certains me reprochèrent d'avoir abusé des citations. Sans doute, me fera-t-on le même reproche à propos du «Joyeux Messie». Et en effet, dans tous les ouvrages qui marquent le point de mon évolution spirituelle, il y a beaucoup de citations... peut-être y en a-t-il trop! Mais le lecteur, l'ami qui me lit, me comprend-il bien? Je crois que non. J'ai beau lui multiplier les avertissements, il a tendance à m'attribuer la paternité des idées que je défends. Or, je ne m'en suis jamais caché, je choisis, j'associe, je défends les idées qui correspondent à ma conception présente de la vie et du monde, mais ces idées me sont rarement originales. Quand on veut toucher aux bases philosophiques et sociales de la vie, quelle idée fondamentalement nouvelle peut-on prétendre d'ailleurs, qu'on apporte en offrande? Les plus grands philosophes se sont contentés souvent de rajeunir, de développer ou présenter autrement ce que d'autres avaient dit avant eux. Mais peut-être cet excès de sincérité, et d'humilité, me nuit-elle, et ai-je tort de citer mes sources de façon aussi abondante et ostensible! L'homme, le lecteur, aime s'illusionner. Même quand il le sait, il cherche à s'illusionner encore... volontairement.

Le lecteur-critique perd de vue également, que j'ai voulu être sincère avec moi-même, mettre réellement en pratique, le cri d'amour que je lançais déjà dans «Optimisme clairvoyant»: «... Faisons fi donc, de nos vanités personnelles et mesquines. Ne cherchons pas une gloire égoïste et vaine. Mettons le meilleur de nous-mêmes au service d'une noble cause et ne craignons pas de joindre à nos chants, les cris généreux de champions meilleurs ou d'autres disciples du vrai.»

Chaque fois que j'ai découvert un champion, un auteur exprimant mieux que je n'aurais pu le faire -me semblait-il- une idée nécessaire au développement de mon sujet, je l'ai associé avec joie à mon chant. Car ce qui importait c'est que la démonstration soit lumineuse et attrayante, ce qui importait c'est de faire constater que nous étions nombreux à travers le temps où l'espace, à clamer telle vérité... et non que ce soit moi, ou lui, ou un autre à la dire de cette façon ou le premier! Je me suis laissé emporter par l'ivresse de découvrir des aèdes et musiciens jouant au loin, la même musique que la mienne, sur des instruments différents. Je me suis laissé emporter par «l'ivresse idée» de l'équipe... J'ai voulu trop honnêtement jouer le jeu. Et dans l'intérêt même de la cause que nous défendons tous, peut-être ai-je eu tort! Ma voix aurait-elle plus de force, sans doute, si je ne rappelais pas constamment la voix de tous ceux qui participent à notre grand chœur d'espérance. Le ténor se contente de tenir convenablement sa partie; il ne conseille pas d'écouter, ne cherche pas à rappeler les parties du baryton et de la basse. Ce qui importe c'est l'harmonie, l'auditeur n'a qu'à apprécier lui-même la part qui revient à chacun.

Sans doute! Mais la comparaison vaut-elle complètement dans le domaine littéraire?

De toute façon, l'expérience vaut d'être tentée.

J'ai eu l'année passée, l'idée d'écrire un poème d'acceptation de la vie et de la mission terrestre. La lecture du «Pascal» d'Aldous Huxley, me donne toute une série d'arguments et de développements convenant admirablement à mon thème initial. Je pourrais les transposer poétiquement, avec d'autres d'ailleurs, dans l'hymne que je projette. Ne citons pas cette source. Il sera curieux de constater les réactions de la critique. Sans doute vantera-t-elle d'autant plus, ma part personnelle dans ce travail. Mais ce qui importe c'est que le thème même pénètre profondément dans le public!

En réalité, comme les monuments, les œuvres littéraires véritablement humaines devraient être anonymes. Mais il se mêle à leur publication, un point de vue commercial qui ne permet pas de retenir ce principe. Le nom de l'auteur est une garantie de la qualité. Chaque auteur a son public et ses fidèles. On n'achète pas volontiers le livre «d'un anonyme», donc d'un inconnu. Il en résulte que non seulement pour satisfaire son souci humain (et par conséquent légitime) de se survivre en conquérant une certaine renommée, l'auteur doit signer son œuvre, mais que même pour être publié, obtenir audience auprès du public... et des éditeurs (qui sont des commerçants et non des vulgarisateurs d'idées, aussi nobles soient-elles!) l'écrivain, le philosophe, est obligé de se faire un nom... est obligé de chercher à se faire un nom.

lundi 18 mai 1942

Dans le petit ouvrage «La Mère» de Shrî Aurobindo, je trouve pour la première fois dans un livre de philosophie religieuse hindoue, un chapitre relatif à l'argent. Les prescriptions qu'Aurobindo donne à son lecteur-disciple sont très claires et répondent parfaitement à mon sentiment en cette matière. Je recopie ci-dessous, les principaux passages de ce chapitre, en les dépouillant autant que possible, de leur assomant fatras de locutions sanscrites: «L'argent est le signe visible d'une force universelle qui, dans sa manifestation sur la terre, travaille dans les plans vital et physique et qui est indispensable à la plénitude de la vie extérieure. Dans son origine et son action vraie, elle appartient au Divin. Mais comme les autres puissances du Divin, elle est déléguée ici-bas et, dans l'ignorance de la Nature inférieure, elle peut être usurpée pour les satisfactions de l'ego... et détournée à leurs fins. Elle est vraiment l'une des trois forces -le pouvoir, l'argent, le sexe-, qui ont la plus forte attraction sur l'ego humain... et qui sont le plus généralement mal possédées et mal employées par ceux qui les détiennent... Quelques-unes (les disciplines spirituelles) placent même un interdit sur l'argent et la richesse et déclarent qu'une vie pauvre et nue est la seule condition spirituelle. Mais ceci est une erreur qui laisse le pouvoir aux mains des forces hostiles. Reconquérir l'argent pour le Divin à qui il appartient et l'utiliser divinement pour la vie divine, telle est la voie supra mentale... (pour celui qui suit une discipline spirituelle). Il ne faut ni vous détourner avec un recul ascétique du pouvoir de l'argent, des moyens qu'il vous donne et des objets qu'il vous apporte, ni entretenir un attachement rajasique pour les choses ou un esprit de complaisance qui rend esclave des satisfactions qu'elles donnent. Regardez les richesses simplement comme une puissance qui doit être reconquise pour la Mère et placée à son service...

Dans votre usage personnel de l'argent, regardez tout ce que vous avez, gagnez ou apportez comme appartenant à la Mère. Ne lui demandez rien, mais recevez ce qui vous vient d'elle et utilisez le pour les fins mêmes pour lesquelles cela vous est donné. Soyez entièrement désintéressé, entièrement scrupuleux, exact, soigneux dans les détails: un bon gardien. Souvenez-vous toujours que ce sont les possessions de la Mère et non les vôtres que vous administrez. D'autre part, tout ce que vous recevez pour elle, placez le religieusement devant elle, n'utilisez rien pour vous ni pour une autre personne.

N'ayez pas de respect pour un homme parce qu'il est riche et ne vous laissez pas impressionner par l'ostentation, le pouvoir ou l'influence. Quand vous demandez pour la mère, vous devez sentir que c'est elle qui demande à travers vous, très peu de ce qui lui appartient et que l'homme à qui vous demandez sera jugé par sa réponse.

Si vous êtes libre de la souillure de l'argent, mais sans aucun recul ascétique, vous aurez un plus grand contrôle sur l'argent. L'égalité d'âme, l'absence d'exigence et la dédication complète à la puissance divine et à son œuvre de tout ce que vous avez et

recevez et aussi de votre pouvoir d'acquisition sont les signes de cette liberté. Tout trouble en ce qui concerne l'argent et son usage, toute exigence, tout regret est un indice sûr d'une imperfection ou d'un attachement quelconque.

En cette matière, le (sage) idéal est celui qui peut, si cela est nécessaire, vivre pauvrement sans qu'aucun sens de manque ne l'affecte... et s'il est nécessaire qu'il vive richement, peut le faire aussi, sans jamais se laisser tomber dans le désir ou l'attachement des richesses dont il se sert...

Dans la création supramentale, il faut que la force de l'argent soit restituée à la Puissance divine et employée pour l'ordonnance et l'équipement vrais, beaux et harmonieux d'une existence vitale et physique, nouvelle et divinisée... Mais d'abord, il faut que la force de l'argent soit reconquise pour elle (la Puissance divine) et ceux là seront les plus forts pour cette conquête, qui sont, en cette partie de leur nature, fermes, vastes, libres de l'ego et consacrés sans aucune revendication, rétention, ni hésitation, de purs et puissants canaux pour la Puissance suprême.»

Le style est amphigourique et redondant, malgré mes coupures, mais le fond est sensé.

vendredi 29 mai 1942

J'ai vu hier E.E. Terwagne. Il m'a entretenu de son projet de créer une sorte de mouvement artistique, dont l'utilité pourrait être grande après les événements actuels. Il s'agirait, d'après le projet de manifeste que prépare Terwagne, de groupes de jeunes... de valeur... autour des mots d'ordres: «Foi-tradition-clarté».

Je suis parfaitement d'accord que l'art doit avoir un but humain et social et que, d'autre part, l'humanité ne peut vivre et prospérer sans idéal. L'art doit donc être le reflet d'une «Foi». De même, j'ai toujours lutté contre l'hermétisme outrancier dont les auteurs, peintres, dramaturges, sculpteurs etc. ont fait preuve ces dernières années. Une rénovation de l'art, sous le signe de plus de «clarté» a donc mon approbation. Pour la tradition, le point de vue de Terwagne me semble plus nébuleux. J'ai élevé des objections à ce sujet. Je crains que «tradition» n'entraîne: «rétrograde»... or, pour moi, il faut toujours aller de l'avant.

D'ailleurs, j'ai dit à Terwagne que je ne croyais pas beaucoup aux manifestes et aux sociétés. Je me suis déclaré d'accord cependant, pour autant que son groupement prenne plutôt la forme d'une confrérie volontaire d'auteurs et de jeunes représentants de tous les arts s'engageant à se soutenir mutuellement dans la mesure du possible et à défendre, dans leurs œuvres, l'idéal commun. Il s'agirait plus d'une sorte d'amitié artistique que d'une véritable société. D'autant plus que Terwagne voudrait tout de suite lancer des «exclusives» contre tel ou tel. Ce qui me semble bien dangereux. Il ne faut pas juger les autres avec un esprit mesquin. J'ai déclaré également, qu'il devait préciser dans son manifeste, que les termes «foi-tradition-clarté» devaient être pris dans leur sens le plus large et le plus noble. Pas d'étroitesse d'esprit, pour l'amour... de la vie belle!

Ce regroupement des forces jeunes est évidemment souhaitable, mais l'embrigadement est pourtant dangereux. Terwagne est un charmant confrère, mais a-t-il une largeur de vue suffisante pour mener une telle entreprise? Il faudra suivre cela de près.

Terwagne m'a remis lors de cette entrevue, le texte qu'il avait écrit pour me présenter à la réunion du Xantus, texte qui fut lu fort gentiment par sa femme. Pour en garder le souvenir, je recopie ci-dessous le texte en question. Il n'est pas tout à fait exact dans ses dires, mais il est tourné d'une façon aimable:

«Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

La section littéraire du Xantus a le plaisir d'accueillir ce soir à sa tribune deux jeunes écrivains de chez nous qui ont donné déjà les plus belles promesses de talent.

Le premier, M. René C. Oppitz vous lira quelques extraits de son dernier roman «Le

joyeux Messie», une œuvre originale, toute imprégnée d'optimisme et où sans en avoir l'air, le moraliste aimable qui habite René Oppitz peut-être à son insu, intervient volontiers.

Je crois qu'il ne me démentira pas si je vous dis que «Le joyeux Messie» c'est en quelque sorte une profession de foi, une profession de foi optimiste. Car René Oppitz est un optimiste, un optimiste envers et contre tout. C'est à dire qu'il ne l'est pas comme vous et moi. Vous et moi, il nous arrive d'avoir des accès d'optimisme, comme il nous arrive d'avoir des accès de cafard. Chez René Oppitz -chose rare- l'optimisme est constant. «Impossible, direz-vous, ou bien c'est une attitude d'écrivain adoptée une fois pour toute!» Du tout: l'homme est trop simple, trop franc, trop sincère pour pouvoir illusionner autrui, en s'illusionnant soi-même. L'optimisme de René Oppitz est constant solide, inébranlable, parce qu'il est clairvoyant. René Oppitz s'en est expliqué dans une série d'essais: «Les étapes lucides», «Coup droit», «Optimisme clairvoyant» parus voici plus de dix ans. Dans «Optimisme clairvoyant» on pouvait lire notamment ceci: - vivre avec optimisme, fougue et clairvoyance cependant. Deviner la ville derrière les ravins et les bois. La désirer d'autant plus qu'elle est plus éloignée. Marcher vers elle prévoyant les embûches. Marcher vers elle plein d'espoir, sachant qu'on ne l'atteindra pas... que peut-être personne ne l'atteindra jamais, qu'elle restera toujours inviolée. Qu'importe? L'essentiel n'est pas d'atteindre, mais de désirer, car seul le désir est créateur et engendre le mieux.

C'est le même esprit, le même enthousiasme, la même foi dans la vie que nous retrouvons dans «Le joyeux Messie». Les années ont passé, mais le credo moral, la foi spiritualiste de René Oppitz n'a pas changé. Avais-je tort de vous dire que son optimisme est d'une qualité vraiment exceptionnelle?

Et pourtant la vie ne lui fut pas plus facile qu'à d'autres. Il suffit pour vous en convaincre, de vous dire que, nanti d'un diplôme de docteur en droit en bonne et due forme, il a fait à peu près tous les métiers, sauf celui d'avocat. Il s'est occupé tour à tour d'émissions radiophoniques, d'enregistrement de disques, de théâtre, d'édition, de journalisme; il appartenait avant le 10 mai 40 à la rédaction du cher vieux «Pourquoi-Pas?» ce qui pour un optimiste était une fin tout indiquée!

Mais là ne s'est pas bornée son activité et je vais devoir vous faire une révélation grave, trahir un secret professionnel. Il y a certainement parmi vous des amateurs de romans policiers -qui ne l'est pas à l'heure actuelle?- Tous connaissent donc J.J. Marine; tous ont lu «La petite cave du Bon Dieu» - «La broche à deux pointes de la Reine Anne» - «Le fluide de la mort lente», etc... Eh! bien, J.J. Marine, mesdames, messieurs, c'est le compagnon le plus fidèle de René Oppitz, un compagnon qui le suit partout, qui ne le quitte jamais, qui loge sous son toit, qui partage ses pensées comme son pain, un compagnon qui, lorsque René Oppitz s'assied à sa table de travail avec le ferme propos d'écrire une œuvre littéraire, le tire par la manche et lui souffle à l'oreille: «Tu permets?

Nous avons laissé le cadavre encore chaud dans l'arrière-boutique et le commissaire Rik Hullens attend. Ne le fais pas languir davantage... Tu sais bien qu'il te faut payer ton loyer, la note de la blanchisseuse, les études de tes petites...»

Et voilà pourquoi tout le monde connaît J.J. Marine, tandis que seule une petite élite connaît René Oppitz. Et pourtant, si le monde était bien fait, s'il y avait une justice et si le public avait du bon sens, c'est le contraire qui serait vrai. Car J.J. Marine, c'est l'amuseur, c'est le compagnon qui vous distrait et vous aide à tuer le temps, tandis que René Oppitz, c'est l'écrivain qui vous aide à penser, qui vous met en face des réalités vulgaires, les poétise et les transfigure, c'est le bon samaritain dont on garde au fond du cœur le souvenir comme une source permanente de réconfort, de paix, pour dire le mot: de jouvence.

La section littéraire du Xantus est heureuse d'avoir pu libérer ce soir René Oppitz de la tyrannie de J.J. Marine et elle espère concourir ainsi à équilibrer s'il est possible, le jugement du public à l'endroit de l'un et de l'autre.

Monsieur Oppitz, nous vous écoutons.»

Comment ne pas être confus et ému, après une présentation aussi vibrante, aussi cordiale?

jeudi 4 juin 1942

Je viens de terminer la lecture de «La Paix des Profondeurs» d'Aldous Huxley. Je raffole des ouvrages d'Huxley. Ses idées, son humour, son style, ou plus exactement sa façon de développer un sujet, d'exprimer une pensée, me plongent véritablement dans un état d'euphorie.

Pourtant, «La Paix des Profondeurs» m'a quelque peu déçu. L'intrigue est vraiment trop faible pour faire un bon roman, comme «Jouvence» par exemple, ou même une peinture attrayante des milieux anglais, comme «Contrepoint». D'un autre côté, les passages de philosophie sociale ou d'économie politique sont perdus parmi trop de verbiage; il est impossible de considérer ce volume comme un essai passionnant, au même titre que les admirables: «La fin et les moyens» et «L'Ange et la bête».

D'autre part, on sent que cet ouvrage a été écrit en 1935-36, à une époque, où l'écrivain cherchait à tout prix à faire preuve d'originalité. Huxley n'a pas échappé à la «folie de singularité» qui s'était emparée de tout le monde artiste et intellectuel du temps. Il a trouvé bon de découper son récit par ordre de dates, mais de le servir au gré de sa fantaisie et sans tenir compte de l'ordre chronologique. Ainsi, le 8 août 1934 par exemple, précède le 5 juillet 1914 qui est suivi lui-même du 3 octobre 1928 et du 7 mars 1903. Outre que cette sorte de «puzzle» littéraire est très fatigant à suivre, que le lecteur ne s'y retrouve pas toujours très bien parmi ces personnages qui ont tantôt dix ans, tantôt vingt, tantôt quarante, le principe même de cette façon de présenter un roman me semble mauvais. Car chacune des périodes de la vie du héros aboutissent évidemment à un point psychologique culminant. Or, en procédant de la sorte Huxley, arrive à ceci. Toutes les scènes capitales de ces différents romans, qui constituent le roman global de la vie Anthony Beavis, sont rejetées en fin du second volume; tous les drames, tout le palpitant, tous les sommets de chaque phase de l'existence du héros sont réservés pour la fin. L'auteur aboutit ainsi, volontairement et inévitablement, à un authentique «feu d'artifices» qui clôture son œuvre de façon magistrale, je le veux bien... mais qui, ayant drainé tout l'intérêt dans les cent dernières pages, laisse les trois cents premières assez fastidieuses. Et son feu d'artifices final risque fort, tout compte fait, de n'être admiré que par un nombre très réduit de lecteurs, les autres ayant abandonné leur cicérone en cours de route! Et pourtant, ces derniers ont tort, car «La Paix des Profondeurs» comprend des pages admirables et des remarques d'une saveur délicieuse, mais elles sont délayées ou plutôt: perdues, dans une soupe trop abondante dont elles ne parviennent pas à relever le goût.

lundi 8 juin 1942

Je suis parti pour Liège samedi après-midi et j'ai passé la soirée, ainsi que la journée d'hier à Bois de Breux, chez Louis-Thomas Jurdant. Sa femme et lui m'ont reçu d'une façon tout à fait aimable et cordiale.

Louis arriva chez lui quelques secondes après moi. En pantalon de coutil blanc, rétréci par les lavages, le col de la chemise largement ouvert, les manches de celle-ci relevées, sans veste, ni gilet, les yeux rieurs, les cheveux en bataille, l'âme sereine et dégagée de tout préjugé bourgeois, il revenait d'une tournée à bicyclette dans le pays de Herve, où il avait été chercher un plein sac d'herbes tendres qu'il déchargea et vida aussitôt, sur des rayons, à côté de ses clapiers. Tout de suite et sans façon, je fus admis dans l'intimité souriante de la famille. Et tout en soignant sa collection de lapins angoras, en aidant madame Jurdant à préparer le souper, en faisant l'une ou l'autre course chez les boutiquiers du voisinage, en explorant le jardin ou nous amusant des sourires heureux de ses deux aînés -exquises petites têtes blondes et bouclées- à qui j'avais apporté quelques bonbons, nous nous mîmes à parler des sujets qui nous intéressaient. Cet échange de vues, à bâtons rompus et tout empreint de la plus chaude amitié, fut, je crois, des plus fructueux pour chacun de nous. J'en garde pour ma part, le meilleur souvenir.

Nous avons constaté avec plaisir combien, dans tous les domaines, de la vie familiale à nos conceptions littéraires et humaines, nos idées et nos actes sont en étroite concordance. D'étranges affinités nous lient. Ceci est à la fois curieux et fort réjouissant, quand on songe que Jurdant est un homme d'«action catholique» et moi... un déiste. Mais nous sommes tous deux, d'idées larges, et Jurdant estime comme moi, que les questions confessionnelles ne doivent plus troubler les rapports des hommes... et surtout, des jeunes qui doivent reconstruire le monde.

Il m'a beaucoup parlé des difficultés qui accablent les paysans de son pays de Herve. Tous les paysans ne sont pas les mercantis et gens cupides que les citadins se figurent. Certes beaucoup s'enrichissent actuellement en faisant de la fraude, mais pas dans le pays de Herve, pays d'élevage, où plus de la moitié du cheptel a été supprimé, et où les vaches restantes et les pâtures souffrent autant de «privations» que les humains. Ainsi, la «corporation» réclame aux fermiers quatorze litres de lait par tête de bétail, alors que les meilleures donneuses, amaigries par un hiver d'alimentation au foin uniquement, n'en donnent péniblement que douze. Les révélations de Jurdant à ce sujet m'ont fort intéressé et il m'a conseillé de préparer un article pour le premier N° du Pourquoi-Pas? où je freinerais la haine citadine contre l'exploitant agricole.

Il n'y a pas d'ailleurs que cette haine là au sujet de la réaction qui suivra le départ des «protecteurs». Certes, il faut punir les traîtres! mais la violence ne sait jamais se limiter. Les esprits ne sauront plus faire la discrimination nécessaire. Combien d'innocents ne

pâtiront pas pour les vrais coupables! Notre devoir sera de jeter des appels au calme. Sans doute cela nous vaudra-t-il des insultes et même d'injustes soupçons, mais je crois qu'il faut avoir le courage de le faire. Je frémis en songeant aux excès qui vont se commettre.

Jurdant est des plus optimistes. Il ne doute pas de la victoire et la voit même beaucoup plus proche que moi. Aussi avons-nous déjà jeté les bases du voyage commun que nous voulons faire à Paris, un mois après la délivrance. Nous avons parlé également de quotidien et revues de jeunes, (de formats pratiques et de conceptions nouvelles) à lancer après la guerre. Enfin, je lui ai parlé du projet de groupement de Terwagne. Et là, également, il est tout à fait d'accord avec moi. Pas de société, proprement dite! Un mouvement des principes... auxquels quiconque peut adhérer, et un secrétariat actif, documenté, qui forme lien, point de ralliement, favorise l'entraide mutuelle, indique les débouchés, facilite la résolution des problèmes matériels professionnels. Mais pas de jugements toujours trop hâtifs les uns sur les autres, pas «d'exclusives», de mesquinerie d'esprit... de la largeur de vue, de la lumière, de la grandeur!

Jurdant est précisément en rapports avec un groupe liégeois, qui a des ramifications déjà à Bruxelles, et qui veut aussi sonner le ralliement des jeunes artistes. Louis estime, à juste titre, que si l'on ne veut pas retomber dans les errements des «chapelles» multiples et ennemies, il faudrait fusionner toutes ces tentatives. Il va donc me mettre en communication avec Jean Légi, jeune éditeur qui s'occupe spécialement de cette nouvelle «association des jeunes auteurs».

Mais -comme nous l'avons trouvé de concert- dans ce domaine, c'est surtout l'exemple qui compte. On ne crée pas un mouvement, à vrai dire. Il se crée lui-même. Ce qui est important, c'est de voir, par exemple, un Jurdant et un Marine, un catholique et un non catholique, qui s'unissent, s'estiment, travaillent ensemble au même but et qui disent simplement: «Voici ce que nous faisons! Libre à vous, ami, de joindre vos efforts aux nôtres... pour un monde meilleur, plus joyeux et compréhensif!».

lundi 15 juin 1942

J'ai passé la soirée de vendredi chez Fernand Noterman. Se trouvait précisément chez lui Madame Massin, que j'ai appris à mieux connaître, et qui est décidément une femme très intelligente et spirituelle... malgré ses sympathies pour le national-socialisme! Nous avons eu une conversation des plus passionnantes, sur toute une série de sujets métaphysiques. Impossible de résumer tout ce qui a été dit. A noter ce raisonnement simpliste mais logique de Mme Massin, sur la peur de la mort: «Je ne comprends pas qu'on ait peur de la mort. Comment avoir peur d'une chose qui doit fatalement arriver? Je comprends qu'on ait peur d'une chose qui pourrait arriver mais à laquelle on pourrait échapper; mais pas d'une chose par laquelle on doit passer coûte que coûte. Qu'on ait peur de la fièvre typhoïde, soit! parce qu'on pourrait attraper le choléra ou la scarlatine... mais ne pas avoir la fièvre typhoïde!... Mais de la mort, allons!».

Et de rire! de son exemple original d'abord, de son ton convaincu, en suite.

Mais là, n'est pas la remarque qui m'a frappé. Ce que je veux retenir surtout, c'est ceci: On a peur de la mort, parce qu'on ne désire pas assez. On se contente de la petite vie mesquine que l'on mène, et l'on est très satisfait de sa médiocre enveloppe corporelle. Si l'on désirait une vie plus intense, plus complète, on arriverait fatalement à vouloir faire craquer cette enveloppe qui vous retient, qui empêche votre extension, c'est à dire qu'on arriverait à désirer la mort, au contraire. C'est pourquoi le désir, tout désir, est bon, pourvu qu'il reste insatisfait. Il faut être insatiable, désirer toujours plus et plus haut. C'est en s'apercevant que les jouissances terrestres n'arrivent pas à vous combler, que l'on finit par désirer dieu; car seule l'union avec le divin, la participation à sa jouissance, est évidemment la béatitude que l'âme recherche et dont elle a la nostalgie. «L'ivrogne, disait Mme Massin, ne fait, au fond, que chercher Dieu dans l'ivresse; Mais il s'y prend mal!». Au moment où, sous l'influence de certains sages hindous, j'étais prêt à douter, plus ou moins, de la bienfaisance du désir, je suis très heureux d'avoir remué ces idées, au cours de la conversation chez Noterman. Ma parole! j'avais oublié, mon «Optimisme clairvoyant», où je développais déjà ce thème pourtant, à propos de Montherlant: «En un mot, les désirs de Montherlant sont purement égoïstes. C'est leur faiblesse... En vérité, l'auteur des Bestiaires ne connaît pas le véritable désir...» Apprenons donc à désirer, mais à désirer vraiment, et à ne pas nous complaire tout de suite dans les satisfactions médiocres de nos désirs mesquins et trop vite comblés.

lundi 22 juin 1942

Il est probable que les auteurs sont les plus mauvais juges de leurs œuvres. Comme ces mamans aveugles, ce sont toujours les enfants les plus malvenus qu'ils aiment le mieux. En est-il et en sera-t-il toujours ainsi?

Et d'abord, pourquoi est-ce la foule imbécile plutôt que l'auteur qui aurait raison? La foule trouve beau l'enfant qui se rapproche le plus de l'idéal communément admis; l'auteur appréciera peut-être davantage, l'intelligence et le charme exceptionnel de tel petit bossu, malingre ou estropié.

En ce qui me concerne, l'expérience, dans ce domaine m'a déjà déçu et fort étonné, lorsqu'il s'agissait de mes romans policiers. «La Vérité qui s'enfuit», qui, pour moi, est le «plus fort» de mes romans judiciaires, le plus original, le plus profond, le plus amusant aussi, est généralement celui qui est le moins apprécié du lecteurs. Il est vrai que c'est aussi celui qui est le plus goûté par ce fin humaniste qu'est Noterman. Et ceci compense évidemment cela!

Mais je me demande quelle sera l'attitude du public, vis à vis de mon «Joyeux Messie» et des «Bohèmes dans le Building» que j'écris actuellement. Peut-être trouvera-t-il que ce dernier ouvrage est mon œuvre la plus remarquable (!) et que le «Joyeux Messie» ne vaut pas «tripette». Serait-ce possible? Le «Joyeux Messie», dans lequel j'ai mis tout mon cœur, tout mon esprit, toute mon imagination, sera-t-il dédaigné au profit de ces «Bohèmes dans le Building»? Ce roman de mœurs témoignage d'une époque sans doute, mais assez plat tout de même et dont je voudrais bien voir la fin, car il commence à me bassiner largement.

Mais je vois cela d'ici. Le public trouvera les «Bohèmes» plus humains, une étude plus réelle, etc... etc... Bien sûr! mais pour moi, «Les Bohèmes», c'est de la pure photographie de mes souvenirs, tandis que le «Joyeux Messie», c'est de la création. C'est une œuvre qui est sortie toute entière de mon imagination et de mon cœur. C'est pourquoi elle m'est beaucoup plus chère! On peut faire de très jolies choses en photographie, mais la véritable œuvre d'art sera malgré tout, le tableau peint, créé, senti par le paysagiste... Même si le public préfère la photographie! Et puis, à quoi bon vouloir le suffrage du public? «Le Joyeux Messie» me plaît, j'ai eu de la joie à l'imaginer tel qu'il est, n'est-ce pas tout ce que je dois demander? La mère aime son enfant, même malvenu, sans s'inquiéter de ce que pensent les autres. Que le «Joyeux Messie» soit pour moi, un chef d'œuvre!!! Ce me sera un réconfort... qui me fera oublier, peut-être, que les journaux annoncent ce soir, la prise de Tobrouk par les Allemands. Verrons-nous un jour, les Anglais, exécuter autre chose que des replis?

*

* *

Une note encore, à propos du désir.

Tant que nous sommes des cannibales, comme le dit un héros de J. Knittel, il est bien que nous ayons des désirs, et des désirs de plus en plus difficiles à contenter, puisqu'ils doivent nous conduire à l'absolu. Cependant, lorsque nous aurons atteint l'absolu, lorsque nous nous serons confondus avec dieu, il semble clair que le désir n'aura plus qu'à mourir. «Quand nous avons dépassé les jouissances, écrit Aurobindo, alors nous avons la béatitude. Le désir fut une aide; le désir est l'entrave.» Parfait! Mais cela aussi n'est-ce pas un mythe? C'est en somme mettre une borne à l'infini, qui par définition est «inbornable». Le désir n'est-il pas la nature même de l'absolu? puisque l'absolu lui-même est un éternel devenir. Dieu parfait doit aspirer à devenir plus parfait encore. Notre religion virile actuelle n'est-elle pas de proclamer justement, qu'il n'y a pas de repos, que notre joie doit être d'avancer toujours, donc de désirer... de désirer toujours mieux? La vraie béatitude ne consiste-elle pas, en fin de compte, en un surpassement constant d'elle-même?

vendredi 3 juillet 1942

Sans doute, nul grand homme ne peut-être grand homme dans toutes les circonstances de la vie. Il est déjà bien difficile, à un échelon plus modeste, d'agir et surtout de penser, en toute occasion, en homme de bonne volonté! Vouloir élargir son esprit est un exercice salutaire, mais il n'aboutit pas forcément à une réussite constante.

Je viens de remarquer cela une nouvelle fois et très fortement, en lisant les «Vérités et rêveries sur l'éducation» de René Benjamin. Ce petit volume contient le meilleur et le pire. L'auteur se laisse emporter par des sentiments tantôt pleins de noblesse et tantôt empreints de la plus irritante mesquinerie. Il veut s'efforcer de détruire toute une série de préjugés, dit-il -et il a raison!- En fait, il démolit de la plus exquise manière, toute une série de préjugés -qui en effet, ne valent pas mieux!- mais d'un autre côté, il défend avec une fougue tout aussi ironique, et veut remettre en honneur, une autre série de préjugés, pires parfois que les premiers.

Il est pénible de constater que le même auteur qui, dans les «Plaisirs du hasard» -ce petit chef d'œuvre de satire souriante et d'esprit français- avait donné une vue pleine de fantaisie, de détachement amusé d'ironie supérieure et exaltante, des erreurs et travers du temps, il est pénible de constater, que ce même auteur, dans les «Vérités et rêveries sur l'éducation», entremêle à des idées généreuses et belles, des conceptions d'une étroitesse d'esprit véritablement surprenante et manifestement dictées par des considérations ou des ressentiments bassement religieux ou politiques. Salir à plaisir la république et ses institutions, dédier son ouvrage au Maréchal Pétain -ce malheureux vieillard dépassé par les évènements, ballotté par les opportunistes et les lâches qui l'entourent- constituent autant de courbettes et de sourires engageants, de l'auteur au régime nouveau... Cela est assez répugnant! Benjamin apparaît ici sous un jour peu favorable et même assez vil. A la fois révolutionnaire et réactionnaire, progressiste et conservateur, large et mesquin, son livre est plein de contradictions et parfois fort hésitant. Il contient beaucoup de bonnes choses et autant de mauvaises.

Evidemment, l'homme n'est pas constant. C'est Noterman, qui me faisait remarquer il y a peu de temps, que l'homme est au contraire essentiellement changeant. Sans doute est-il bien qu'il en soit ainsi! Mais si je ne puis être en toutes occasions l'homme de bonne volonté que je souhaite devenir, du moins, que dans mes écrits, je fasse preuve constamment de largeur de vue! Un livre remplit un rôle double et magnifique: il est un exercice pour l'auteur, il lui permet de fixer et d'approfondir sa pensée tout en la transmettant et en faisant vibrer à l'unisson celui qui le lit. Ecrire un livre c'est s'enrichir soi-même en même temps qu'enrichir autrui. Et ici, dans cet exercice bien défini, il faut s'efforcer de bannir l'âme changeante et petitement humaine, pour permettre à l'âme noble, large et divine de se révéler pleinement à elle-même et aux autres.

*

* *

Il est bien difficile également, d'arriver à ne pas juger les gens sur leur apparence. Je n'avais qu'une très médiocre estime pour Alix Pasquier. Hier soir pourtant, à la réunion du Xanthus, il m'a très agréablement surpris. Il nous a donné une conférence sur Maeterlinck, absolument remarquable, vivante, colorée et fouillée. Les membres de la section dramatique du cercle ont interprété fort élégamment quelques extraits de Pelleas et Mélisande et plusieurs de ces Douze chansons, qui sont pour moi, l'une des plus belles œuvres poétiques qui soient. Je ne peux jamais les entendre ou les lire sans être profondément ému... véritablement remué jusqu'au plus profond de l'âme.

Mais quelle chance a-t-il eu, Maeterlinck, de ne jamais connaître le «souci matériel»! Quel travail, n'accomplirais-je pas, me semble-t-il, si je pouvais ne pas avoir à m'inquiéter, comment on arrivera à vivre jusqu'à la fin du mois!...

vendredi 10 juillet 1942

Cela m'a fait un rude coup, lorsque Fernand Rigot nous déclara -à Désiré Leclercq et à moi- à notre réunion du mercredi, que l'excellent, le brave Edgar Rœls avait été fusillé. J'ai toujours beaucoup estimé Edgar Rœls, qui est un camarade dévoué, cordial sympathique, en même temps qu'un musicien et compositeur excellent, trop modeste et par conséquent toujours exploité par ses employeurs. Aussi cette abominable nouvelle m'avait-elle bouleversé. Edgar Rœls fusillé...! L'être le meilleur, le plus doux, le plus pacifique qu'on puisse imaginer! C'était invraisemblable! De quel crime pouvait-on l'accuser? Je me suis précipité chez lui, hier après-midi. La mère de son amie a pu me rassurer à demi. Il a bien été arrêté il y a trois mois, mais n'a pas été fusillé -du moins on le leur assure- Il aurait été envoyé dans un camp en Pologne. Mais on est sans nouvelle de lui. Mon pauvre Edgar, comme cela me peine! Tu n'as pu pourtant participer à cet attentat au Cygne à la Grand-Place, puisque tu répétais le même jour au Vaudeville. D'ailleurs, ceux qui te connaissent savent bien que tu étais un artiste et n'avais rien du terroriste. Ils ne te voient pas mettant une bombe dans ton piano!... Non! Pas toi... Hélas! Pourquoi t'étais-tu laissé aller à t'inscrire parmi les sympathisants communistes? Peut-être, comme je te connais, pour faire plaisir à l'un ou à l'autre as-tu accepté un jour de payer une cotisation... Mais, à l'époque où nous vivons, payer une cotisation à un mouvement politique, nous engage parfois terriblement... Et tu la payes bien cher, mon pauvre Edgar, cette cotisation! J'espère bien cependant, que tu en réchapperas et que je pourrai te revoir un jour et... t'entendre, triomphant, dans une salle de concert!

*
* *
*

Dans son volume «Deux ou trois Grâces» Aldous Huxley constate avec étonnement, combien nous pouvons «nous intéresser profondément et avec pleine sympathie aux sentiments d'une personne dont les pensées et les opinions -tous les produits de son intelligence, en un mot- nous sont absolument indifférents, voire ennuyeux et rébarbatifs. Nous lisons l'autobiographie d'Alfieri, les journaux de Benjamin Robert Haydon, et c'est avec un intérêt passionné que nous les lisons. Mais les tragédies d'Alfieri, les tableaux historiques de Haydon, toutes les choses, qui pour ces hommes mêmes constituaient la raison de l'attention qu'ils imposaient au monde ont tout bonnement cessé d'exister, en ce qui nous concerne. Intellectuellement et artistiquement, ces hommes étaient plus qu'à demi morts, mais émotivement, ils vécutent.»

Cette remarque est terriblement vraie. Et, de plus en plus, le public se passionne pour les autobiographies, les journaux intimes. Les éditeurs d'ailleurs, exploitent honteusement ce goût -qui, à certains égards, a quelque chose de malsain: on ne veut

plus du roman, on veut du roman vécu, de la vie réelle à dépecer, des sentiments, des peines authentiques dont on puisse se repaître, se délecter... Le goût du tigre, quoi!... Attirance du sang frais!... Pouah!...- Aussi, à l'heure présente, on n'attend même plus qu'un auteur soit mort pour livrer à la meute affamée, son journal intime... le journal intime d'André Gide est déjà considéré comme étant son œuvre maîtresse. On n'attend même plus que les auteurs soient âgés, atteignent la fin de leur carrière. Non! On publie les journaux intimes de jeunes, ou enfin, de relativement jeunes: Julien Green, Henri de Montherlant (si je ne me trompe!). Evidemment, ce qu'on y lit semble plus vrai, plus senti; c'est une âme vivante, réelle que l'on découvre. Peut-être se contentera-t-on un jour d'écrire seulement des journaux intimes... Et mon Dieu! Peut-être ne sera-ce pas plus mal!

Remarque purement égoïste: mais si c'est uniquement mon carnet d'exercices d'élargissement qui doit être apprécié un jour, il serait peut-être temps que je soigne un peu plus la forme littéraire de mes notes!!... Sinon, quelle idée le lecteur futur aura-t-il de moi! J'aime mieux ne pas y songer!... En tout cas, si jamais ce carnet est édité, je ne serai plus là pour en rougir!

dimanche 19 juillet 1942

Je songe à cette phrase que Noterman me disait peu de temps avant qu'il ne parte à la campagne, où il devenait indispensable qu'il mette au repos son cœur surmené: «En relisant le «Joyeux Messie», j'ai remarqué combien tu veilles à ce que ta phrase soit musicale.» Cette remarque m'a trotté en tête, et maintenant que je me suis surveillé pendant que je composais les «Bohèmes dans le Building», j'ai constaté, en effet, quand je remaniais mon texte, que je me laissais guider par l'oreille.

Cette observation m'étonne un peu. Car pour tout le reste je suis un «visuel». Quand je «bloquais» mes examens à l'université, je savais que telle question était soulignée en rouge au bas de telle page de mon cours; que tel principe occupait trois lignes soulignées en bleu au milieu de tel feuillet de mon carnet de révision. Et je les voyais, littéralement. De même, à la lecture, certains textes me rebutent à cause de leur aspect. Si je n'ai jamais pu avaler du Balzac, c'est plus sans doute parce que ses textes sont trop compacts, sans les multiples et amusants dessins des paragraphes, que parce qu'ils sont lourds et indigestes. Combien de fois, Colette ne m'a-t-elle pas dit, d'autre part: «Toi, tu manges des yeux!». Un plat, aussi délicieux soit-il ne me plaît pas s'il a vilain aspect. Il y a des mets réputés exquis, mais qui me répugnent à la vue et que je ne puis avaler.

Alors, comment se fait-il que pour mes écrits, je m'occupe tout à coup plus de l'oreille?

Mais voilà l'erreur! La remarque de Noterman a attiré mon attention sur ce point. En réalité, je ne m'occupe pas «plus» de l'oreille; Je ne fais simplement que ne pas la perdre de... vue! Je me lis mes phrases à moi-même, et je les retravaille jusqu'à ce que leur musique me plaise; mais cela ne m'empêche pas de veiller à ce que les paragraphes, les dialogues, les interjections, les coupent et les disposent en tableaux pittoresques, attrayants, sympathiques à l'œil, si j'ose dire...

Bien entendu, tout cela ne concerne pas les présentes notations! Fichtre non!

Donc, si je m'analyse, je veille à ce que le texte de mes romans soit harmonieux à entendre, plaisants à voir... Et la raison, l'esprit?... Bien entendu, je tiens à ce qu'ils aient un fond solide. Je veille donc aussi, à ce qu'ils soient attrayants et riches pour l'intellect...

Que de qualités! Bon Dieu, que de qualités! Si je croyais que je les réunisse pleinement, je finirais par me croire un génie!...

Décidément, il vaut mieux ne pas s'analyser!

J'ai horreur de l'autogobisme.

vendredi 31 juillet 1942

Il y a une constatation que je fais souvent et qui me consterne toujours. Je la retrouve clairement exprimée par Jean Giraudoux, dans son admirable et satirique: «La guerre de Troie n'aura pas lieu». Voici en effet, ce qu'il fait dire à Ulysse: «... Ceux qui se battent, ce sont ceux que le sort a lustrés et préparés pour une même guerre: ce sont les adversaires... Comme la nature munit les insectes dont elle prévoit la lutte, de faiblesses et d'armes qui se correspondent...»

Ce goût du combat à armes égales est une passion ou un vice qui semble poursuivre tout ce qui vit, tantôt consciemment, tantôt inconsciemment. La lutte de deux scarabées, de deux cerfs, de deux animaux de même espèce, est certes une chose toute différente d'aspect et de signification profonde que le combat d'un animal plus fort se jetant sur un plus faible. Car ici, il n'y a pas à proprement parler combat véritable, il y a tentative de défense d'une part et recherche d'une proie de l'autre. Le combat, la lutte véritable a un tout autre sens. Elle peut s'expliquer évidemment par l'instinct qui pousse les espèces à s'améliorer, en permettant aux meilleurs de vivre et de se reproduire, aux dépens des moins bons qui n'ont qu'à succomber et disparaître. Mais cet instinct dévie et prend très souvent la forme d'un vice. Chez l'homme principalement, où l'amélioration de l'espèce par le combat singulier a disparu, mais où ce désir obscur reste latent. L'excitation produite par ce désir a dévié chez lui, au point qu'elle est plus forte encore quand il peut assister au combat singulier de deux êtres identiques, que lorsqu'il peut y participer lui-même. Son excitation se double donc d'une certaine lâcheté. Il s'excite, si l'on peut dire, par procuration. L'engouement des masses pour les matchs de boxe, de lutte, de football, etc... ne s'explique pas autrement. C'est à un degré anobli (parce qu'il s'agit de sport, mais en réalité à peine plus noble, si l'on considère le réflexe purement spirituel) le même plaisir sadique, que celui qu'éprouve la femme qui voit deux mâles se battre pour elle, ou le contraire. Sans doute, le sage, l'intellectuel lutte contre cette étrange passion, mais n'y échappe pas complètement. Nous avons tous été excités par certains combats... mettons: certaines compétitions, car nous n'exigeons plus le sang, ni la mort du vaincu, comme dans les jeux romains. A ce point de vue, le vulgaire qui se passionne pour un match de pancrace «au finish» est moins hypocrite que nous. J'avoue que l'effort réciproque de deux égaux tentant l'un l'autre de se dominer, produit en moi une étrange résonance. Si je m'analyse bien, ce n'est pas le résultat qui m'importe. C'est la vue, ou simplement l'idée de cet effort, qui m'excite. Mon «moi» supérieur trouve cela ignoble, mais mon «moi» animal s'en délecte.

Que les hommes aient ce vice, on pourrait facilement l'admettre, puisqu'ils sont déjà victimes de tant d'autres! Mais ce qui est plus grave, ou du moins plus étonnant, c'est que –comme le note Giraudoux– la nature elle-même semble prendre plaisir à ce spectacle, et créer elle-même des êtres munis «de faiblesses et d'armes qui se correspondent.. afin de se repaître de leurs luttes. La nature... la nature, c'est à dire:

Dieu; le principe qui nous dépasse, nous domine. Son désir de lutte est en proportion de sa puissance. Encore, une fois, il semble n'y avoir simplement qu'une différence de degré. Dieu se délecterait-il du combat singulier de deux peuples, c'est à dire de la «guerre»? Pourquoi pas? Peut-être même est-ce probable. Puisqu'aussi bien, Dieu nous a fait à son image! mais alors? Dieu n'est pas bon? Il y a du satanique en lui? C'est un rêve de l'homme d'avoir voulu un dieu bon. La nature-dieu comprend tout, ce que nous jugeons bon à présent et qui ne l'est peut-être pas, et ce que nous appelons mauvais et qui n'est peut-être que du bon à un degré que nous ne comprenons pas. Dieu nous a fait à son image? La proposition peut sans doute être retournée. Améliorons-nous et nous améliorerons le dieu dont nous sommes les parcelles, la nature dont nous sommes partie intégrante. Corrigeons notre esprit. Dieu progresse avec nous! Le jour où toutes les âmes seront parvenues à se détacher de leur «goût» pour le combat, dieu-nature s'en détachera aussi, puisque son âme est faite des nôtres.

dimanche 2 août 1942

Je viens de terminer enfin, mes «Bohèmes dans le Building». J'ai achevé de recopier mon manuscrit à la machine à écrire, et j'ai relu hier, mon travail dans son ensemble. Deux remarques:

Primo. Dans les passages où je suis le plus ému, j'ai une certaine tendance à la grandiloquence. Cela me désole. Comment faire? C'est paradoxal, mais c'est lorsque je suis le plus sincère que j'ai l'air le plus affecté! Il faut remédier à cela, mais comment s'y prendre? Lorsque je me laisse aller en écrivant, que je suis naturellement ému, je suis grandiloquent. Si je me surveille je ferai disparaître cette grandiloquence, mais je ferai disparaître aussi ma véritable spontanéité. De toute façon, serai-je donc condamné à une certaine affectation?

Secundo. L'inspiration n'est pas «subite» chez moi, elle s'échauffe peu à peu. Ce n'est qu'au bout d'une heure ou deux de travail que je suis lancé. Le démarrage est toujours laborieux. Cela se remarque aussi, dans l'ensemble même de l'œuvre, me semble-t-il. Ainsi les derniers chapitres des «Bohèmes dans le Building» coulent beaucoup mieux que les premiers, à mon avis. Ce n'est qu'à partir du milieu de l'ouvrage, que j'ai trouvé la bonne cadence, et que «ça roule». Encore une fois, bien ennuyeux cela! Il n'est pas possible d'avoir toujours besoin de cinq, six chapitres pour se mettre en train. Le premier est capital pour accrocher le lecteur. Plus on avance, et plus on voit qu'on a de choses à apprendre, de métier à acquérir!

dimanche 16 août 1942

Il m'est donc donné de terminer ce second cahier, par la notation d'un bien heureux événement. Jeudi dernier 13 août à 7h20 du matin, ma courageuse et admirable petite Colette m'a donné un fils – Un fils! Nous le souhaitons depuis toujours, et n'osions presque plus l'espérer. Nous nous disions: sûrement! ce sera encore une fille... Et nous nous résignons à l'avance.

Mais cette fois, nous avons été comblés. Et nous oublions que ce pauvre gosse arrive à une bien triste époque, que nous avons commencé par le considérer comme une «catastrophe»... Nous oublions toutes les critiques, que le monde toujours bien intentionné n'a pas manqué de nous adresser, plus exactement de nous décrocher derrière notre dos... Quelle folie! Avoir un enfant, maintenant! Un quatrième rejeton, quand on ne sait déjà pas comment on nourrira les trois autres! et patati! et patata!... Peut-être est-ce vrai, mais au diable les mauvaises langues! Nous les oublions. Nous avons un fils.

Voulant renouer la tradition, Colette a tenu essentiellement à ce qu'il s'appelle Louis. C'est un nom commun aux deux familles, et un hommage à l'oncle Louis Dumont-Wilden, qui m'avait sauvé, en me donnant la situation de mes rêves; C'est aussi un peu en hommage à l'oncle Louis Oppitz qui a tout de même eu, en 41, quelques velléités de nous venir en aide... Soyons francs: il m'a donné trois mille francs. (Pour éviter qu'un Oppitz aille au secours-chômage...) Mais à l'heure présente, il en faut 4.000 par mois, pour vivre misérablement. Mais, passons! puisque nous sommes tout à la joie...

Louis, le nôtre, pesait 3kg. 800 à sa naissance. Ce qui n'est pas si mal pour un enfant, né en période de restrictions intenses. L'accouchement s'est fort bien passé et Colette n'est vraiment pas mal à la maternité d'Ixelles, où elle a une chambre claire et propre pour elle seule. Elle est beaucoup mieux qu'au home Edith Cavell, où les infirmières étaient moins gentilles, où elle avait une chambre pour deux accouchées, ce qui est bien désagréable... et où l'on payait beaucoup plus cher... Mais évidemment! c'était soi-disant plus chic! Peu importe, ces vaines considérations de prestige... A ce point de vue, la naissance de Louis s'est donc plus agréablement passée que celle de Martine.

Pendant que ma Colette chérie est à la clinique, je suis seul ici.... Seul, c'est beaucoup dire! Jacqueline et Christiane sont à la Panne, Martine à Boitsfort; mais, il reste ma mère et tante Hélène, ma belle-mère et Bilou. Chacune voudrait que j'aille déjeuner ou goûter avec elle. C'est si triste d'être tout seul en bas! Les femmes ne comprendront jamais les bienfaits de la solitude. La solitude est la vraie liberté. Et c'est dans la solitude que se préparent les grands projets, les grandes choses. La solitude est pour moi, une véritable jouissance.

Je suis heureux de pouvoir prendre quelques repas seul, d'être tout à ma rêverie, d'être déchargé de ce souci constant de devoir parler à l'un ou à l'autre, de devoir penser «pour les autres», parce qu'ils ont peur du silence et éprouvent le besoin de parler de tout, de n'importe quoi, pour rompre le silence qui les oppresse. Moi, j'aime le silence. Le silence est grand, bienfaisant, reposant. Le silence est créateur, et frère de la solitude.

Dans la solitude on est enfin maître de toute sa pensée; aucun importun ne vient la troubler par l'une ou l'autre question futile, on est à l'abri de l'indiscrétion spirituelle, protégé contre la pensée étrangère et presque toujours inférieure. C'est si triste d'être seul? Allons donc! Pas pour les esprits ayant quelque force. Quand je n'ai pas eu ma dose de solitude au bout de quelques jours, je deviens véritablement fou furieux. Etre seul, est une jouissance divine, c'est de se rapprocher de l'être ultime, qui est seul; peut-être est-ce cela qui effraye les faibles? Mais les forts n'ont pas peur de l'infini.